

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 27.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

6 JEUDI, JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne. — Nos Gravures : La révolution de Constantinople ; les Pavots ; La locomotive du chemin de fer Q. M. O. et O., détenue sur les quais de Montréal ; La pêche au saumon. — Bonheur et longévité. — Aventures du capitaine Hatteras. — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite). — Lettres Parisiennes. — La Saint-Jean-Baptiste. — Neuf jours chez un Trappeur (suite). — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants (suite). — Nouvelles générales. — Falsification du champagne. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : — Aventures du capitaine Hatteras ; La révolution à Constantinople ; Investissement du palais d'Abdul-Aziz par les troupes sous les ordres du ministre de la guerre ; Embarquement du Harem et départ du palais Dolma-Baghché ; Arrivée du Harem à la Pointe du Séraï ; La pêche au saumon ; La locomotive du chemin de fer Québec, Montréal et Occidental, le "G. B. de Boucherville," arrêtée sur les quais par la commission du Havre ; Les Pavots.

## REVUE EUROPEENNE

Au moment où nous disions un mot, dans notre dernière revue, de deux femmes plus célèbres par leurs talents que par leurs vertus, M<sup>lle</sup> Louise Collet et la comtesse d'Agoult (Daniel Sterne), la mort frappait celle que l'on peut considérer comme la doyenne de la libre pensée féminine et de la bohème littéraire en Europe. Le décès de M<sup>lle</sup> George Sand s'il fut arrivé quelques semaines plus tôt aurait peut-être ravi à l'ombre de Michelet les honneurs de cette sinistre manifestation d'impunité qui a signalé les funérailles si longtemps ajournées du célèbre historien.

Comme Michelet, et comme Voltaire à qui l'on prépare une nouvelle apothéose, Madame Dudevant avait, dans sa jeunesse, manifesté des tendances religieuses. Quant à Michelet, il y a telles pages des premiers volumes de son *Histoire de France* qui scandaliseraient fort les dévots de la franc-maçonnerie, celles, par exemple, où il a célébré le moyen-âge et "ces maçons pieux qui, du marteau païen sanctifié dans leurs mains chrétiennes, continuaient par le monde le grand ouvrage du temple nouveau. Avec quel soin, avec quelle abnégation, ajoute-t-il, ils ont travaillé ! il faut, pour le savoir, parcourir les parties les plus reculées, les plus inaccessibles des cathédrales. Elevez-vous dans ces déserts aériens, aux dernières pointes de ces flèches où le couvreur ne se hasarde qu'en tremblant, vous rencontrerez souvent solitaires, sous l'œil de Dieu, aux coups du vent éternel, quelque ouvrage délicat, quelque chef-d'œuvre d'art ou de sculpture où le pieux ouvrier a usé sa vie. Pas un nom, pas un signe, pas une lettre ; il eut cru voler sa gloire à Dieu. Il a travaillé pour Dieu seul, pour le remède de son âme."

Élevé par des parents tout-à-fait déchristianisés, Michelet, enchanté, à dix-huit ans, par la lecture de *l'Imitation*, s'était fait baptiser ; mais il en resta là. De là, cependant l'esprit souvent très-chrétien de ses premiers ouvrages. Entraîné dans la première lutte qui se fit entre l'Université dont il était un des professeurs, et les catholiques, il s'y livra avec toute la violence de son tempérament, et devint un des coryphées du parti anti-chrétien.

Madame Dudevant (Aurore Dupin) avait été encore plus loin dans la bonne voie. Elle eut dans sa jeunesse, comme Michelet, une de ces grâces célestes que l'on ne repousse point, que l'on ne profane point impunément. Jusque là très-notoire, au couvent, par son esprit d'indiscipline, elle était entrée dans la chapelle à la sortie d'une lecture, dans les œuvres de saint Augustin ; elle crut entendre à son tour les mots fameux : *tolle et lege*. " Elle prit et lut l'évangile qui la transporta.

C'était la veille de l'Assomption, elle avait quinze ans. Elle entra dans une dévotion ardente et voulut se faire religieuse."

C'est cette heureuse époque que lui rappelait son vieil oncle, le curé, lorsqu'il lui disait : " Tu étais dans le bon chemin quand tu as laissé le couvent, à présent tu bats la breloque. Tu montes à cheval, tu chantes de l'italien, tu tires du pistolet, à ce qu'on me dit. Il faut que je te confesse. Fais ton examen de conscience pour demain. Je parie que j'aurai à te laver la tête."

C'est elle-même qui rapporte ce petit sermon dans *l'Histoire de sa vie*, sans avoir l'air à soupçonner le moins du monde combien le bon oncle avait raison.

Née à Paris en 1804, la grande romancière était, par conséquent, âgée de 72 ans, mais son style, dans ses derniers ouvrages, était aussi vif, aussi brillant que dans ses débuts. Mariée, en 1822, à M. le baron Dudevant, fils d'un ancien officier de l'Empire, elle s'en sépara en 1831 et eut avec Jules Sandeau cette scandaleuse liaison qui donna l'idée de l'étrange pseudonyme masculin sous lequel elle est devenue si célèbre aux dépens de la religion, de la morale et souvent du simple bon-sens, dont les maximes lui avaient été en vain représentées par son digne oncle. Ayant subi dans un temps l'influence philosophique de Lamennais et celle de Pierre Leroux dont elle s'était faite, pour bien dire, l'élève, elle a écrit des romans philosophiques et socialistes où sa verve et son talent ordinaires ne purent se déployer avec succès. Ce sont les plus faibles de ses ouvrages. Depuis *Rose et Blanche* publié en 1832, jusqu'à la *Tour de Piléumont*, qui venait justement de se terminer dans la *Revue des Deux Mondes*, madame Sand a publié plus d'une centaine de romans, drames, nouvelles, études littéraires et autres ouvrages.

Tandis que s'effaçent toutes les gloires littéraires et politiques qui brillaient à l'époque de 1830 (il ne reste plus que M. Thiers et M. Victor Hugo), la France continue à tourner dans le même cercle d'évolutions politiques qui semblent imiter les révolutions périodiques de la nature elle-même et paraissent, comme elles, sujettes à certaines lois mystérieuses et fatales.

La question de l'amnistie a été réglée dans un sens favorable aux idées modérées et par d'imposantes majorités dans les deux Chambres. Les discours de M. Raspail dans l'Assemblée, et de Victor Hugo au Sénat ont été, ce dernier surtout, de déplorables *fiascos*. En même temps, cependant, que se manifestent ces tendances conservatrices, l'esprit anti-catholique, ou, si l'on veut, anti-clérical s'accroît de plus en plus. La situation présente n'a d'analogue sous ce rapport que celle de la restauration, où les libéraux voyaient des Jésuites partout. Mais c'était une réaction qui s'expliquait alors, tandis qu'aujourd'hui, toutes ces déclamations paraissent à contre-sens et au rebours des circonstances. C'est absolument le loup qui se plaint de ce que l'agneau, placé plus bas que lui, a troublé le cours du ruisseau où il est venu s'abreuver. Les libéraux et les libres-penseurs ont beau être les maîtres sur toute la ligne, ils n'en continuent pas moins à se poser en opprimés et en persécutés.

Et, cependant, la France, malgré tous les écrits des libres-penseurs, toutes les dé-

clamations des révolutionnaires, toutes les tracasseries des anti-cléricaux, n'en est pas moins un pays très-catholique, le porte-étendard du christianisme dans le monde entier. Ce serait une belle statistique à faire que celle des missions, des communautés religieuses, des évêchés qui ont été fondés par des Français ; en Amérique, beaucoup de diocèses ont eu pour premier évêque un missionnaire français sans parler des Canadiens. A l'heure présente, les missionnaires, jésuites, dominicains, oblats, maristes, etc., se recrutent constamment en France. Tout le monde connaît cette belle cérémonie qui a lieu chaque année au Séminaire des missions étrangères, où, accomplissant une parole évangélique, on baise les pieds des jeunes prêtres qui sont sur le point de partir pour les pays de l'extrême Orient où un si grand nombre de leurs confrères ont déjà reçu la palme du martyr.

Un nouvel ordre de missionnaires destinés à convertir les Arabes, les Pères des missions d'Afrique, marche déjà sur les traces des communautés que nous venons de nommer. Trois de ces enfants de la France, qui étaient allés porter l'Évangile sur les confins du grand désert de Sahara, à la demande d'une tribu de Touaregs, ont été massacrés par d'autres Arabes, les Isghers ou Touaregs noirs. Ce sont les Pères Paulmier, du diocèse de Paris, âgé de 30 ans ; Bonchand, du diocèse de Lyon, âgé de 28 ans, et Menoret, du diocèse de Nantes, âgé de 26 ans.

Il est impossible, malgré toutes les apparences, que le fond des choses soit aussi mauvais dans un pays qui fait encore de si grandes œuvres sous le rapport de la foi et de la charité.

Il en est de même en Italie, et une circonstance récente en donnait une preuve bien certaine. De tous les pays constitutionnels de l'Europe, l'Italie est celui où le suffrage est le plus restreint. On s'attendrait naturellement à ce qu'un ministre très-avancé comme celui de M. Depretis, se hâtât de rapprocher la base électorale au moins le plus possible du suffrage universel, d'autant plus que le premier ministre en avait fait la promesse étant dans l'opposition. Il n'en est rien cependant : on s'est contenté de nommer une commission pour étudier la question, ce qui, neuf fois sur dix, en langue parlementaire, veut dire *enterer une question*. Une correspondance donnait dernièrement le secret de cette politique :

Les hommes qui veulent ainsi à tout prix faire déchristianiser le pays, savent très-bien que les véritables sentiments de la population leur sont opposés. Dans une discussion récente dans la Chambre des députés, M. Toscanelli remarquait que, si l'on accordait le suffrage universel, le droit de mouture serait aboli. Il fut interrompu par M. Corbetta, qui déclara qu'avec le suffrage universel, on aurait un parlement de prêtres au Montecitorio. Evidemment, la raison qui fait que le nouveau gouvernement s'oppose à l'extension du droit de suffrage, c'est que la grande majorité des Italiens est catholique. Et le même argument s'applique à la liberté de l'instruction publique. Les libéraux ne veulent point d'écoles libres, parce que les prêtres, les religieux et les jésuites ouvriraient des écoles qui attireraient à elles tous les enfants, et feraient le vide dans les écoles de l'Etat. Mais si le suffrage universel doit donner le gouvernement aux prêtres et les élèves aux religieux, n'est-il pas clair, d'après leur propres aveux, que les libéraux s'imposent au royaume d'Italie, qui leur préfère Pie IX, son Eglise et son clergé ?

Ce n'est donc point seulement de loin et de toutes les extrémités de la terre, que le pontife de Rome reçoit des adhésions

éclatantes : ce témoignage involontaire des politiques du Montecitorio, vaut des volumes, sur l'esprit des populations qui l'environnent.

Pie IX est entré dans la 85<sup>e</sup> année de son âge, le 13 de mai ; le 12 du mois précédent, il avait achevé sa 57<sup>e</sup> année de prêtrise, et le 17 juin s'est accomplie la 30<sup>e</sup> année de son pontificat. Quelques jours avant son jour de naissance, il avait reçu en audience Sir Salar Jung, premier ministre et régent du Nizam d'Hyderabad ; le jour même il reçut un grand nombre de nobles romains et d'étrangers de distinction, parmi lesquels une dame de couleur du Tennessee, qui venait d'être baptisée et confirmée ; le lendemain, il recevait le nouvel ambassadeur d'Espagne. Et il en est ainsi tous les jours au Vatican. Singulière cour, cependant tenue par un souverain prisonnier, qui avait dernièrement pour hôtes deux évêques exilés, Mgr. Ledechowski, l'archevêque banni de Posen, qu'il a élevé au cardinalat, et Mgr. Mermillod, l'évêque expulsé de Genève.

On sait que l'on disait autrefois à chaque nouveau pape lors de son intronisation : *Non videbis annos Petri*. Ce qui voulait dire : " Tu ne règneras pas aussi longtemps que saint Pierre," dont le pontificat à Rome a duré près de vingt-cinq ans. A ce compte, Pie IX aurait déjà dépassé de cinq années le terme qu'en réalité, aucun de ses successeurs depuis saint Pierre n'avait atteint. Si, cependant, on comptait du moment où saint Pierre succéda à Jésus-Christ comme chef visible de l'Eglise, c'est-à-dire de l'an 33, Pie IX aurait encore trois années pour atteindre les années de Pierre ; car, par une de ces coïncidences numériques qui sont si fréquentes dans l'histoire de l'Eglise et dans les prophéties, saint Pierre étant mort en 66, son règne spirituel a été de 33 ans, précisément la durée de la vie terrestre du Sauveur.

Ce prodigieux pontificat de Pie IX, et les événements non moins prodigieux qui l'ont signalé, font que l'on se demande les uns, d'un côté, avec espoir, les autres, d'un autre côté, avec terreur, s'il verra, avant de mourir, le triomphe de l'Eglise, ou si sa mort ne sera point le signal d'une de ces grandes persécutions marquées dans les prophéties pour la fin des siècles.

A ce point de vue, les complications qui deviennent si menaçantes en Orient ajoutent à l'anxiété générale : on se dit qu'une grande guerre est imminente et que là est le dénouement des longues épreuves de la papauté ; que l'Orient ne saurait être enlevé à la domination des Turcs sans que le Catholicisme y trouve son compte au moins aussi bien que le schisme et l'hérésie. On voit même dans l'accroissement du pouvoir temporel du Czar, la fin prochaine de son usurpation religieuse.

Il est vrai que les dernières nouvelles sont plus à la paix que celles que nous avions à enregistrer dans notre dernière revue. Les trois puissances du Nord semblent être parvenues à détourner pour quelque temps l'orage qui menaçait l'Europe, mais ce n'est peut-être là que ce calme trompeur qui précède la tempête, et il ne faudrait que bien peu de chose pour précipiter une collision entre les intérêts divers qui se font équilibre parce qu'ils se redoutent mutuellement. La Russie, en particulier, n'est si prudente et si patiente que parce qu'elle voit grandir sa puissance et qu'elle a une foi robuste dans l'avenir. En attendant, elle fait de grands

préparatifs et tient à égaliser ses forces militaires avec celles de l'Allemagne.

L'armée russe, dit la correspondance militaire de la *Revue Britannique*, marche à grands pas. La cavalerie et l'artillerie ont plus particulièrement été l'objet d'importantes modifications. Le nouveau système de recrutement adopté fonctionne régulièrement, il produit déjà des résultats remarquables. Le contingent annuel a été porté de 150,000 à 185,000. Les bataillons de forteresse ont été augmentés. Il y a maintenant 19 divisions de cavalerie régulière au lieu de 10, et 70 régiments au lieu de 50. Le nombre des chevaux a été porté de 34,000 à 50,000. L'artillerie a été remaniée; 34 batteries de 8 pièces ont été transformées en 48 batteries de 6 pièces. Le matériel a été également changé. Un canon en acier bronzé ressemblant au canon Uchatius, a été substitué à la pièce de bronze. En un mot, l'armée russe est de beaucoup supérieure à ce qu'elle était en 1870, et dans quelques années d'ici, quand l'organisation nouvelle sera achevée, la Russie sera peut-être dans la possibilité de disputer la supériorité militaire à l'Allemagne.

Puis, résumant tout ce qu'il a dit sur les armées des autres nations, le correspondant ajoute: "Les armées permanentes de l'Europe comptent en temps de paix deux millions et demi d'hommes. Les budgets sur le pied de paix absorbent deux milliards et demi de francs. Enfin, une mobilisation générale mettrait neuf millions d'hommes sur pied."

A ce compte, tous ceux qui, depuis le bon abbé de Saint-Pierre, ont rêvé ou rêvent encore la paix universelle, nous paraissent devoir en être pour leurs rêves!

P. C.

Québec, 26 juin 1876.

## NOS GRAVURES

**La révolution de Constantinople.**

Nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé la révolution qui vient de s'accomplir à Constantinople, et donné le portrait du nouveau souverain, Mourad V. Nous publions aujourd'hui trois dessins qui retracent les principales scènes de cette tragédie.

Ce sont les ministres qui en ont pris l'initiative, à la suite du refus nettement formulé par Abd-ul-Aziz de faire certaines réformes dans sa manière de vivre et de fournir sur son trésor particulier les subsides indispensables à la répression de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine.

En conséquence, le grand vizir, Méhémed-Ruchdi-Pacha, le ministre de la guerre, Hussein-Avni-Pacha, Midhat-Pacha, ministre sans portefeuille, et le Cheik-ul-Islam firent, dans la nuit du 29 au 30 mai, occuper militairement tous les alentours du palais de Dolma-Baghtché, où se trouvait Abd-ul-Aziz, auquel le général Redif-Pacha fut chargé d'aller annoncer qu'il était déposé et qu'il devait quitter le palais.

C'est la scène de l'investissement, par la troupe, du palais de Dolma-Baghtché que représente notre premier dessin. Ce palais, dont la porte est très-belle, a été bâti sur le Bosphore par le sultan Abd-ul-Medjid, prédécesseur d'Abdul-Aziz et père de Mourad V. Il offre extérieurement un mélange de tous les styles, et une grande profusion d'ornements. L'intérieur a été décoré tout à fait dans le goût moderne. Il contient de beaux appartements et un théâtre pour la cour.

Dans notre second dessin, on voit le côté du même palais en bordure sur le Bosphore. Il est percé de plusieurs portes à fleur d'eau, par la plus grande desquelles le sultan d'abord, puis son harem furent embarqués dans des caiques préparés à l'avance, puis dirigés sur la pointe du sérail, vers laquelle on voit, dans notre troisième dessin, la petite flottille voler, rapide comme la flèche, sous les efforts vigoureux des rameurs.

On sait que c'est dans le kiosque qui est à cette même pointe du sérail qu'Abdul-Aziz fut d'abord enfermé, mais pour peu de temps. Bientôt après, en effet, il était, sur l'ordre du nouveau sultan, transporté et installé au palais de Tchéragan, voisin de celui de Dolma-Baghtché.

Jusqu'au dernier moment, on avait cru pouvoir compter que la tragédie se dénouerait sans effusion de sang. Mais une dépêche officielle du 4 juin, communiquée

à l'agence Havas par l'ambassade ottomane, est venue nous déromper. Cette dépêche portait que "Abdul-Aziz-Khan, qui donnait depuis quelque temps des signes évidents de dérangement d'esprit, s'étant enfermé dans ses appartements du palais de Tchéragan, s'est donné la mort en s'ouvrant les veines du bras avec des ciseaux qu'il avait cachés sur lui."

**Les Pavots.**—Rien de joli, mais rien de difficile à faire comme un tableau de fleurs. La palette du peintre a à lutter contre ce que la nature a produit de plus éblouissant comme coloris. Si l'inspiration ne vient pas à son aide, il fera une œuvre terne et qui paraîtra bien pâle à côté du modèle. Mais, en revanche, si l'artiste, en face de ses fleurs, se sent envahi par ce *je ne sais quoi* auquel on doit les grandes œuvres, nous aurons probablement une jolie toile de plus, comme les *Parvots*, par exemple.

Il n'est pas compliqué dans sa disposition ce charmant tableau; on a entassé pêle-mêle les pavots dans un verre de forme étrange, mais ces fleurs vivent, elles ont l'air de vous regarder, de vous sourire; leur désordre même est gracieux, élégant et très-vrai. Les unes sont droites, roides, hautaines un peu; d'autres, hélas! —tout est fragile en ce monde—commencent à s'effeuiller lentement et leurs débris jonchent le tapis.

En somme, ce sont de ces tableaux qu'on regarde avec plaisir et qu'on revoit avec un plaisir nouveau.

**La locomotive du chemin de fer Q., M., O. & O. détenue sur les quais de Montréal.**

La conduite des commissaires du Havre en refusant au contracteur du chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental la permission de poser des lisses temporaires sur les quais pour transporter ses engins et wagons à Hochelaga, a soulevé l'indignation du public canadien. Il est difficile, en effet, de se rendre raison de ce refus. Aucun des motifs allégués par les commissaires ne paraît sérieux. Celui d'empêcher le trafic et d'obstruer les quais, par exemple; lorsque le contracteur s'engageait à ne prendre que six heures pour faire son chemin de fer et l'enlever à mesure que son convoi avancerait, remettant les quais dans leur état antérieur; que cette partie du havre est la moins fréquentée, et que, dans ce moment, le commerce y est à peu près nul; et que le Grand-Tronc occupe des lisses permanentes toute la longueur des quais où le commerce est très-actif, sans que personne n'ose se plaindre. Les autres raisons valent encore moins, et ne regardent que le contracteur.

Les engins, qui se nomment: "G. B. de Boucherville," et: "Rév. A. Labelle," sont très-beaux et solides. M. Macdonald, le contracteur, a dû faire des arrangements pour les transporter par eau. G. E. D.

**La pêche au saumon.**—C'est dans les rivières tributaires du Saint-Laurent, et celles qui se déchargent dans le Golfe, que la pêche au saumon offre le plus d'agrément et de profit. Dans quelques-unes de ces rivières, le pêcheur habile peut, en moyenne, prendre dix, quinze, ou même vingt saumons dans une journée. Mais n'en prendrait-il que cinq, sa journée est bien payée, et l'exercice est déjà fort. Car tout n'est pas de voir sauter le poisson à la mouche et de le piquer à l'hameçon. Ce n'est là que le début. Ce poisson vigoureux, se sentant blessé, s'élance dans les profondeurs, franchit les rapides, se heurte contre les rochers, bondit hors de l'eau, replonge de nouveau, et mène, pendant une demi-heure, un vacarme furibond. C'est pendant ce temps que se déploie l'adresse du pêcheur. Il s'attache à sa victime et ne la quitte pas d'un instant. Il tient sa perche et sa ligne tendues, de manière à ne jamais permettre à l'hameçon de se détacher, mais à ne pas rompre la ligne fine qui retient le poisson. Le saumon s'élance-t-il, le pêcheur laisse dérouler la longue ligne, la tenant toujours roide. Le poisson revient-il vers son ennemi, celui-ci fait jouer son rouet, et reprend le fil

dévidé. En même temps, il relève sa perche et la replie en arrière, de sorte que le pauvre saumon ressent toujours son lien. C'est ce qui s'appelle noyer le saumon. Au bout d'un quart-d'heure, d'une demi-heure, quelquefois plus longtemps, le beau poisson se fatigue, se laisse amener tout doucement près du rivage, où de son dard, de son fer recourbé, ou de son filet, le pêcheur ou son assistant complète la capture du saumon, et le dépose sur le gazon, palpitant et étincelant sous les rayons du soleil.

Personne ne peut connaître l'émoi, l'entraînement, l'envivement de cette lutte et de cette victoire, que celui qui en a joui. Mais aussi, ce n'est pas à chacun qu'il est permis, aujourd'hui, de se récréer de la sorte. Le voyage est coûteux, les rivières sont protégées et louées, le temps et l'argent sont rares. Nous devons donc nous contenter, pour le quart-d'heure, de regarder la jolie gravure que nous publions, et de porter envie à nos voisins plus fortunés.

G. E. D.

## BONHEUR ET LONGÉVITÉ

"S'il est utile, dans l'état de maladie, d'étendre sa vue au-delà de soi-même, combien n'est-ce pas plus utile encore pour se prémunir contre le mal!"

La raison est le résultat de la bonne harmonie entre l'imagination et la volonté. Que cette harmonie soit naturelle, c'est-à-dire, qu'elle se rapproche d'une manière immédiate de l'ordre réglé par Dieu, et le rationalisme aura sa raison d'être, parce qu'il ne sera que l'expression de la loi divine. Entendu de cette manière, il s'élèvera bien haut au-dessus de ce rationalisme grossier qu'un matérialisme immoral seul a pu concevoir.

Pour être un homme de raison, il suffit donc d'être un homme de volonté; et pour devenir un homme de volonté, il ne faut que réprimer les mauvais penchants de notre imagination. S'habituer à vouloir est tout aussi facile que croupir dans la lâche habitude de ne jamais vouloir. Nous insistons sur ce point, convaincu que nous sommes que la plupart sont loin d'admettre cet avancé, qui, pour nous, est la base fondamentale, la pierre angulaire de toute la science du bonheur.

Et, cependant, il ne devrait pas y avoir de doute à ce sujet.

Quel est celui qui n'a pas été témoin des choses les plus étonnantes produites par la volonté? Leibnitz raconte que, afin de pouvoir résister aux tourments, un Italien mis à la torture se proposa d'avoir continuellement en vue le gibet. On l'entendit répéter à plusieurs reprises: *Do ti vedo* (je te vois), ce qu'il expliqua ensuite quand il fut échappé. Est-ce que parmi les épisodes de 1837, on n'a pas vu de nos Canadiens donner un exemple de volonté aussi héroïque? Qui n'a pas entendu raconter la folie de Poutré? Pour échapper à la potence, dressée sous les murs de sa prison, il simule le fou furieux, au point de tromper ses plus intimes amis. Il nous avoue lui-même que, quand sa volonté faiblissait, il pensait à la corde, et à lui comme à l'Italien de Leibnitz, cela centuplait le courage.

Un stoïcien voulant démontrer au grand Pompée que la douleur n'est pas un mal, joignit l'exemple à la leçon et triompha sur lui-même d'une violente attaque de goutte... Miracles de courage, de volonté, parmi tant d'autres que je pourrais citer à nos molles générations dont toute la force consiste à faiblir toujours... Oui, tous ces exemples doivent frapper les esprits et les convaincre qu'une volonté énergique peut tout, et leur faire répéter à tous, avec une école antique: "L'esprit veut, le corps obéit." Maxime sublime dans sa simplicité...

Ainsi, d'après les quelques études que nous avons exposées au lecteur, il est admis que la volonté, plus puissante qu'Hercule, n'a point les bornes du *vec plus ultra* chez quiconque veut la cultiver; au contraire, elle est l'immensité dans son étendue, le génie dans sa force. Ce qui va suivre concernera d'une manière directe ce qui

constitue essentiellement le bien-être moral et le bien-être physique. Des influences morales surtout établiront cette douce harmonie; cela n'empêche pas, néanmoins, que nous étudierons les influences hippocratiques, telles que: influences des aliments solides et liquides, des climats, etc.—question qui mérite certainement l'attention de tout homme qui veut approfondir le sujet qui nous occupe. Néanmoins, comme nous le donnons à entendre, cette deuxième partie ne sera que secondaire; sa place sera proportionnée à son importance. En effet, quel ridicule que celui de ces philosophes qui voulaient l'inertie pour allonger la vie; d'un Cardan, qui désirait nous réduire à l'immobilité des plantes; d'un Bacon, qui conseillait des onctions huileuses pour empêcher la transpiration et ménager ainsi les sources de vie; d'un Maupertius, qui demandait qu'on se couvrit le corps de poix, comme si tous ces différents phénomènes de notre existence en étaient les éléments constitutifs principaux, et comme si, ménagés, ils devaient assurer de longs jours et un bonheur parfait! Arcane que tout cela... A Plin et à tous les naturalistes anciens et modernes, à tous, sans en excepter l'Althotas d'Alexandre Dumas, cherchant dans l'innombrable variété des plantes celle qui devait être un antidote à la mort, à eux aussi nous pouvons dire: Arcane que tout cela! Cela n'empêche pas que plus d'un encore caresse l'ambition charlatane de découvrir, un beau matin, un élixir de longue vie, comme d'autres ne désespèrent pas encore de changer le charbon en diamant, ou le mouvement d'un jour en un mouvement d'une éternité.

Ce sont là autant de rêves que ne pourra jamais suivre la douce réalité; autant de voix auxquelles l'écho ne saurait jamais répondre; autant d'espérances qui préparent des déceptions de plus en plus cruelles. Cultiver sa volonté de manière à la rendre apte à ne commander que le bien, voilà le seul moyen de résoudre ce grand problème. A ceux qui hésiteront à nous comprendre, nous dirons que la volonté, ainsi définie, est toute la volonté divine, seulement qu'elle est exprimée dans un style peu théologique... Nous dirons plus: elle ne doit faire qu'une avec la véritable religion, qui, elle-même, doit être entendue dans le sens que lui donnait une femme célèbre: "La religion, disait en effet Mme de Staël, n'est rien si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est remplie, si l'on n'entretient pas dans l'âme cette foi à l'invisible, ce dévouement, cette élévation de desirs qui doivent triompher des penchants vulgaires auxquels notre nature nous expose..." Comprendons tous que la même foi à l'invisible, pour la volonté comme pour la religion, est indispensable à leur existence et à leur perfectionnement, et nous deviendrons des Titans véritables, qui feront rougir les Titans du paganisme; car le ciel, qu'ils n'ont pu atteindre, viendra jusques à nous.

SÉVERIN LACHAPPELLE,

Ville Saint-Henri.

M. D.

UN CHIEN ENRAGÉ EN BALLON.—Un très-étrange événement s'est produit le 11, au petit village d'Yerres, près de Paris.

Deux aéronautes, MM. Sivant et Chaussé, venaient d'y survoler le gonflement de leur ballon le *Français*, et se préparaient à monter dans la nacelle, lorsque tout à coup s'élança dans le cercle des travailleurs un énorme chien de berger, l'œil sanglant, l'écume à la bouche, manifestement enragé.

Tout le monde jeta un cri de terreur; mais le chien, sans mordre personne, s'élança d'un bond dans la nacelle, et là, rigidement campé sur ses pattes, resta immobile et effrayant.

—Coupez la corde! cria M. Chaussé.

Un jardinier du nom de Payen, qui était là, obéit, et le ballon s'éleva d'un saut à une hauteur énorme. Cinq minutes après, il avait disparu avec son terrible voyageur, et l'on ne sait pas encore ce qu'il est devenu.

\* \*

Un soir, chez madame de Girardin, un de ces importuns que l'on trouve partout et qui fatiguent les gens de leurs airs importants et de leur verbiage fastidieux, était adossé à la cheminée, et jouait son rôle habituel.

—Mon Dieu! dit Théophile Gautier qui se trouvait là, en se penchant à l'oreille de la spirituelle chroniqueuse—quel singulier pistolet!

—Plus encore que vous ne croyez—répliqua-t-elle—il n'y a jamais moyen de le faire partir.



LA PÊCHE AU SAUMON



—Où !

La stupéfaction fut grande parmi les marins du *Nautilus*. En toute autre circonstance, ils eussent éclaté de rire. Un chien capitaine d'un brick de cent soixante-dix tonneaux ! il y avait là de quoi étouffer ! Mais, ma foi, le *Forward* était un bâtiment si extraordinaire, qu'il fallait y regarder à deux fois avant de rire, avant de nier. D'ailleurs, maître Cornhill lui-même ne riait pas.

—Et c'est Johnson qui t'a montré ce capitaine d'un genre si nouveau, ce chien ? reprit-il en s'adressant au jeune matelot. Et tu l'as vu ?

—Comme je vous vois, sauf votre respect !

—Eh bien, qu'en pensez-vous ? demandèrent les matelots à maître Cornhill.

—Je ne pense rien, répondit brusquement ce dernier, je ne pense rien, sinon que le *Forward* est un vaisseau du diable, ou de fous à mettre à Bedlam !

Les matelots continuèrent à regarder silencieusement le *Forward*, dont les préparatifs de départ touchaient à leur fin ; et pas un ne se rencontra parmi eux à prétendre que le maître d'équipage Johnson se fût moqué du jeune marin.

Cette histoire de chien avait déjà fait son chemin dans la ville, et parmi la foule des curieux, plus d'un cherchait des yeux ce *captain-dog*, qui n'était pas éloigné de le croire un animal surnaturel.

Depuis plusieurs mois, d'ailleurs, le *Forward* attirait l'attention publique ; ce qu'il y avait d'un peu extraordinaire dans sa construction, le mystère qui l'enveloppait, l'incognito gardé par son capitaine, la façon dont Richard Shandon reçut la proposition de diriger son armement, le choix apporté à la composition de l'équipage, cette destination inconnue à peine soupçonnée de quelques-uns, tout contribuait à donner à ce brick une allure plus qu'étrange.

Pour un penseur, un rêveur, un philosophe, au surplus, rien d'étonnant comme un bâtiment en partance ; l'imagination le suit volontiers dans ses luttes avec la mer, dans ses combats livrés aux vents, dans cette course aventureuse qui ne finit pas toujours au port, et pour peu qu'un incident inaccoutumé se produise, le navire se présente sous une forme fantastique, même aux esprits rebelles en matière de fantaisie.

Ainsi du *Forward*. Et si le commun des spectateurs ne put faire les savantes remarques de maître Cornhill, les on-dit accumulés pendant trois mois suffirent à défrayer les conversations liverpooliennes.

Le brick avait été mis en chantier à Birkenhead, véritable faubourg de la ville, situé sur la rive gauche de la Mersey, et mis en communication avec le port par le va-et-vient incessant des barques à vapeur.

Le constructeur, Scott et Cie., l'un des plus habiles de l'Angleterre, avait reçu de Richard Shandon un devis et un plan détaillé, où le tonnage, les dimensions, le gabarit du brick étaient donnés avec le plus grand soin. On devinait dans ce projet la perspicacité d'un marin consommé. Shandon ayant des fonds considérables à sa disposition, les travaux commencèrent, et, suivant la recommandation du propriétaire inconnu, on alla rapidement.

Le brick fut construit avec une solidité à toute épreuve ; il était évidemment appelé à résister à d'énormes pressions, car sa membrure en bois de teack, sorte de chêne des Indes, remarquable par son extrême dureté, fut en outre reliée par de fortes armatures de fer. On se demandait même dans le monde des marins pourquoi la coque d'un navire établi dans ces conditions de résistance n'était pas faite de tôle, comme celle des autres bâtiments à vapeur. A cela on répondait que l'ingénieur mystérieux avait ses raisons pour agir ainsi.

Peu à peu le brick prit figure sur le chantier, et ses qualités de force et de finesse frappèrent les connaisseurs. Ainsi que l'avaient remarqué les matelots du *Nautilus*, son étrave faisait un angle droit avec la quille ; elle était revêtue, non d'un éperon, mais d'un tranchant d'acier tendu dans les ateliers de R. Hawthorn, de Newcastle. Cette proue de métal, resplendissant au soleil, donnait un air particulier au brick, bien qu'il n'eût rien d'absolument militaire. Cependant un canon du calibre de 16 fut installé sur le gaillard d'avant ; monté sur pivot, il pouvait être facilement pointé dans toutes les directions ; il faut ajouter qu'il était du canon comme de l'étrave ; ils avaient beau faire tous les deux, ils n'avaient rien de positivement guerrier.

Le 5 février 1860, l'étrange navire fut lancé au milieu d'un immense concours de spectateurs, et sa mise à l'eau réussit parfaitement.

Mais si le brick n'était pas un navire de guerre, ni un bâtiment de commerce, ni un yacht de plaisance, car on ne fait pas de promenades avec six ans d'approvisionnement dans sa cale, qu'était-ce donc ?

Un navire destiné à la recherche de l'*Erebus* et du *Terror*, et de sir John Franklin ? Pas davantage ; car en 1859, l'année précédente, le commandant MacClintock était revenu des mers arctiques, rapportant la preuve certaine de la perte de cette malheureuse expédition.

Le *Forward* voulait-il donc tenter encore le fameux passage du Nord-Ouest ? A quoi bon ? Le capitaine MacClur l'avait trouvé en 1853, et son lieutenant Creswell eut le premier l'honneur de contourner le continent américain du détroit de Behring au détroit de Davis.

Il était pourtant certain, indubitable pour des esprits compétents, que le *Forward* se préparait à affronter la région des glaces. Allait-il pousser vers le pôle Sud, plus loin que le ba-

leiner Wedell, plus avant que le capitaine James Ross ? Mais à quoi bon, et dans quel but ?

On le voit, bien que le champ des conjectures fût extrêmement restreint, l'imagination trouvait encore moyen de s'y égarer.

Le lendemain du jour où le brick fut mis à flot, sa machine lui arriva, expédiée des ateliers de R. Hawthorn, de Newcastle.

Cette machine, de la force de cent-vingt chevaux, à cylindres oscillants, tenait peu de place ; sa force était considérable pour un navire de cent soixante-dix tonneaux, largement voilé d'ailleurs, et qui jouissait d'une marche remarquable. Ses essais ne laissèrent aucun doute à cet égard, et même le maître d'équipage Johnson avait cru convenable d'exprimer de la sorte son opinion à l'ami de Clifton :

—Lorsque le *Forward* se sert en même temps de ses voiles et de son hélice, c'est la voile qu'il arrive le plus vite.

L'ami de Clifton n'avait rien compris à cette proposition, mais il croyait tout possible de la part d'un navire commandé par un chien en personne.

Après l'installation de la machine à bord, commença l'arrimage des approvisionnements ; et ce ne fut pas peu de chose, car le navire emportait pour six ans de vivres. Ceux-ci consistaient en viande salée et séchée, en poisson fumé, en biscuit et en farine ; des montagnes de café et de thé furent précipitées dans les soutes en avalanches énormes. Richard Shandon présidait à l'aménagement de cette précieuse cargaison en homme qui s'y entend ; tout cela se trouvait casé, étiqueté, numéroté avec un ordre parfait ; on embarqua également une très-grande provision de cette préparation indienne nommée pemmican, et qui renferme, sous un petit volume, beaucoup d'éléments nutritifs.

Cette nature de vivres ne laissait aucun doute sur la longueur de la croisière ; mais un esprit observateur comprenait de prime-saut que le *Forward* allait naviguer dans les mers polaires, à la vue des barils de lime-juice (1), des pastilles de chaux, des paquets de moutarde, de graines d'oseille et de cochlearia, en un mot, à l'abondance de ces puissants antiscorbutiques, dont l'influence est si nécessaire dans les navigations australes et boréales. Shandon avait sans doute reçu avis de soigner particulièrement cette partie de la cargaison, car il s'en préoccupa fort, non moins que de la pharmacie de voyage.

Si les armes ne furent pas nombreuses à bord, ce qui pouvait rassurer les esprits timides, la soute aux poudres regorgeait, détail de nature à effrayer. L'unique canon du gaillard d'avant ne pouvait avoir la prétention d'absorber cet approvisionnement. Cela donnait à penser. Il y avait également des scies gigantesques et des engins puissants, tels que leviers, masses de plomb, scies à main, haches énormes, etc., sans compter une recommandable quantité de blasting-cylinders (2), dont l'explosion eût suffi à faire sauter la douane de Liverpool. Tout cela était étrange, sinon effrayant, sans parler des fusées, signaux, artifices et fanaux de mille espèces.

Les nombreux spectateurs des quais de New Prince's Docks admiraient encore une longue baleinière en acajou, une pirogue de ferblanc recouverte de gutta-percha, et un certain nombre de hallett-boats, sortes de marteaux en caoutchouc, que l'on pouvait transformer en canots en soufflant dans leur doublure. Chacun se sentait de plus en plus intrigué, et même ému, car avec la marée descendante le *Forward* allait bientôt partir pour sa mystérieuse destination.

#### CHAPITRE II.—UNE LETTRE INATTENDUE

Voici le texte de la lettre reçue par Richard Shandon huit mois auparavant :

« Aberdeen, 2 août 1850.

« Monsieur Richard Shandon,

« Liverpool.

« Monsieur,

« La présente a pour but de vous donner avis d'une remise de seize mille livres sterling (3) qui a été faite entre les mains de MM. Marcuard et Cie., banquiers à Liverpool. Ci-joint une série de mandats signés de moi, qui vous permettront de disposer sur les dits MM. Marcuard jusqu'à concurrence des seize mille livres susmentionnées.

« Vous ne me connaissez pas. Peu importe. Je vous connais. Là est l'important.

« Je vous offre la place de second à bord du brick le *Forward*, pour une campagne qui peut être longue et périlleuse.

« Si non, rien de fait. Si oui, cinq cents livres (4) vous seront allouées comme traitement, et à l'expiration de chaque année, pendant toute la durée de la campagne, vos appointements seront augmentés d'un dixième.

« Le brick le *Forward* n'existe pas. Vous aurez à le faire construire de façon qu'il puisse prendre la mer dans les premiers jours d'avril 1860 au plus tard. Ci-joint un plan détaillé avec devis. Vous vous y conformerez scrupuleusement. Le navire sera construit dans les chantiers de MM. Scott et C<sup>o</sup>, qui régleront avec vous.

« Je vous recommande particulièrement l'équipage du *Forward* ; il sera composé d'un capitaine, moi ; d'un second, vous ; d'un troisième officier, d'un maître d'équipage, de deux ingé-

nieurs (4), d'un ice-master (5), de huit matelots et de deux chauffeurs, en tout dix-huit hommes, en y comprenant le Dr. Clawbonny, de cette ville, qui se présentera à vous en temps opportun.

« Il conviendra que les gens appelés à faire la campagne du *Forward* soient Anglais, libres, sans famille, célibataires, sobres, car l'usage des spiritueux et de la bière même ne sera pas toléré à bord, prêts à tout entreprendre comme à tout supporter. Vous les choisirez de préférence doués d'une constitution sanguine, et par cela même portant en eux à un plus haut degré le principe générateur de la chaleur animale.

« Vous leur offrirez une paye quintuple de leur paye habituelle, avec accroissement d'un dixième par chaque année de service. A la fin de la campagne, cinq cents livres seront assurées à chacun d'eux, et deux mille livres (6) réservées à vous-même. Ces fonds seront faits chez MM. Marcuard et C<sup>o</sup>, déjà nommés.

« Cette campagne sera longue et pénible, mais honorable. Vous n'avez donc pas à hésiter, monsieur Shandon.

« Réponse, poste restante, à Gotteborg (Suède), aux initiales K. Z.

« P.-S. Vous recevrez, le 15 février prochain, un chien grand danois, à lèvres pendantes, d'un fauve noirâtre, rayé transversalement de bandes noires. Vous l'installerez à bord, et vous le ferez nourrir de pain d'orge mélangé avec du bouillon de pain de suif (7). Vous accuseriez réception dudit chien à Livourne (Italie), mêmes initiales que dessus.

« Le capitaine du *Forward* se présentera et se fera connaître en temps utile. Au moment du départ, vous recevrez de nouvelles instructions.

« Le capitaine du *Forward*,  
« K. Z. »

#### CHAPITRE III.—LE DOCTEUR CLAWBONNY

Richard Shandon était un bon marin ; il avait longtemps commandé les baleiniers dans les mers arctiques, avec une réputation solidement établie dans tout le Lancaster. Une pareille lettre pouvait à bon droit l'étonner ; il s'étonna donc, mais avec le sang-froid d'un homme qui en vu d'autres.

Il se trouvait d'ailleurs dans les conditions voulues ; pas de femme, pas d'enfant, pas de parents. Un homme libre s'il en fut. Donc, n'ayant personne à consulter, il se rendit tout droit chez MM. Marcuard et C<sup>o</sup>, banquiers.

« Si l'argent est là, se dit-il, le reste va tout seul. »

Il fut reçu dans la maison de banque avec les égards dus à un homme que seize mille livres attendent tranquillement dans une caisse ; ce point vérifié, Shandon se fit donner une feuille de papier blanc, et, de sa grosse écriture de marin, il envoya son acceptation à l'adresse indiquée.

Le jour même, il se mit en rapport avec les constructeurs de Birkenhead, et vingt-quatre heures après, la quille du *Forward* s'allongeait déjà sur les tins du chantier.

Richard Shandon était un garçon d'une quarantaine d'années, robuste, énergique et brave, trois qualités pour un marin, car elles donnent la confiance, la vigueur et le sang-froid. On lui reconnaissait un caractère jaloux et difficile ; aussi ne fut-il jamais aimé de ses matelots, mais craint. Cette réputation n'allait pas, d'ailleurs, jusqu'à rendre laborieuse la composition de son équipage, car on le savait habile à se tirer d'affaire.

Shandon craignait que le côté mystérieux de l'entreprise fût de nature à gêner ses mouvements.

« Aussi, se dit-il, le mieux est de ne rien ébruiter ; il y aurait de ces chiens de mer qui voudraient connaître le parce que et le pourquoi de l'affaire, et, comme je ne sais rien, je serais fort empêché de leur répondre. Ce K. Z. est à coup sûr un drôle de particulier ; mais au bout du compte, il me connaît, il compte sur moi ; cela suffit. Quant à son navire, il sera joliment tourné, et je ne m'appelle pas Richard Shandon s'il n'est pas destiné à fréquenter la mer Glaciale. Mais gardons cela pour moi et mes officiers. »

Sur ce, Shandon s'occupa de recruter son équipage, en se tenant dans les conditions de famille et de santé exigées par le capitaine.

Il connaissait un brave garçon très-dévoué, bon marin, du nom de James Wall. Ce Wall pouvait avoir trente-ans, et n'en était pas à son premier voyage dans les mers du Nord. Shandon lui proposa la place de troisième officier, et James Wall accepta les yeux fermés ; il ne demandait qu'à naviguer, et il aimait beaucoup son état. Shandon lui conta l'affaire en détail, ainsi qu'à un certain Johnson, dont il fit son maître d'équipage.

« Au petit bonheur, répondit James Wall ; autant cela qu'autre chose. Si c'est pour chercher le passage du Nord-Ouest, il y en a qui en reviennent. »

—Pas toujours, répondit maître Johnson ; mais enfin ce n'est pas une raison pour n'y point aller.

—D'ailleurs, si nous ne nous trompons pas dans nos conjectures, reprit Shandon, il faut avouer que ce voyage s'entendrait dans de bonnes conditions. Ce sera un fin navire, ce *Forward*, et, muni d'une bonne machine, il pourra aller loin. Dix-huit hommes d'équipage, c'est tout ce qu'il nous faut.

(4) Ingénieurs-mécaniciens.

(5) Pilote des glaces.

(6) 50,000 francs.

(7) Pain de suif ou pain de cretons très-favorable à la nourriture des chiens.

—Dix-huit hommes, répliqua maître Johnson, autant que l'Américain Kane en avait à bord quand il a fait sa fameuse pointe vers le pôle.

—C'est toujours singulier, reprit Wall, qu'un particulier tente encore de traverser la mer du détroit de Davis au détroit de Behring. Les expéditions envoyées à la recherche de l'amiral Franklin ont déjà coûté plus de sept cent soixante mille livres (8) à l'Angleterre, sans produire aucun résultat pratique ! Qui diable peut encore risquer sa fortune dans une entreprise pareille ?

—D'abord, James, répondit Shandon, nous raisonnons sur une simple hypothèse. Irons-nous véritablement dans les mers boréales ou australes ? je l'ignore. Il s'agit peut-être de quelque nouvelle découverte à tenter. Au surplus, il doit se présenter un jour ou l'autre un certain docteur Clawbonny, qui en saura sans doute plus long, et sera chargé de nous instruire. Nous verrons bien.

—Attendons alors, dit maître Johnson ; pour ma part, je vais me mettre en quête de solides sujets, commandant ; et quant à leur principe de chaleur animale, comme dit le capitaine, je vous le garantis d'avance. Vous pouvez vous en rapporter à moi.

Ce Johnson était un homme précieux ; il connaissait la navigation des hautes latitudes. Il se trouvait en qualité de quartier-maître à bord du *Phénix*, qui fit partie des expéditions envoyées, en 1853, à la recherche de Franklin ; ce brave marin fut même témoin de la mort du lieutenant français Bellot, qu'il accompagnait dans son excursion à travers les glaces. Johnson connaissait le personnel maritime de Liverpool, et se mit immédiatement en campagne pour recruter son monde.

Shandon, Wall et lui firent si bien que, dans les premiers jours de décembre, leurs hommes se trouvèrent au complet ; mais ce ne fut pas sans difficultés ; beaucoup se sentaient allichés par l'appât de la haute paye, que l'avenir de l'expédition effrayait, et plus d'un s'engagea résolument, qui vint plus tard rendre sa parole et ses à-comptes, dissuadé par ses amis de tenter une pareille entreprise. Tous d'ailleurs essayaient de percer le mystère, et pressaient de questions le commandant Richard. Celui-ci les renvoyait à maître Johnson.

« Que veux-tu que je te dise, mon ami ? répondait invariablement ce dernier ; je n'en sais pas plus long que toi. En tout cas, tu seras en bonne compagnie, avec des lurons qui ne bronchent pas ; c'est quelque chose, cela, ainsi donc, pas tant de réflexions : c'est à prendre ou à laisser ! »

Et la plupart prenaient.

« Tu comprends bien, ajoutait parfois le maître d'équipage, je n'ai que l'embaras du choix. Une haute paye, comme on n'en a jamais vue de mémoire de marin, avec la certitude de trouver un joli capital au retour. Il y a là de quoi allécher. »

—Le fait est, répondaient les matelots, que cela est fort tentant ! De l'aisance jusqu'à la fin de ses jours !

—Je ne te dissimulerai point, reprenait Johnson, que la campagne sera longue, pénible, périlleuse ; cela est formellement dit dans nos instructions ; ainsi, il faut bien savoir à quoi l'on s'engage ; très-probablement à tenter tout ce qu'il est humainement possible de faire, et peut-être plus encore ! Donc, si tu ne te sens pas un cœur hardi, un tempérament à toute épreuve, si tu n'as pas le diable au corps, si tu ne te dis pas que tu as vingt chances contre une d'y rester, si tu tiens, en un mot, à laisser ta peau dans un endroit plutôt que dans un autre, ici de préférence à là-bas, tourne-moi les talons, et cède ta place à un plus hardi compère !

—Mais, au moins, maître Johnson, reprenait le matelot poussé au mur, au moins, vous connaissez le capitaine ?

—Le capitaine, c'est Richard Shandon, l'ami, jusqu'à ce qu'il s'en présente un autre.

Or, il faut le dire, c'était bien la pensée du commandant ; il se laissait facilement aller à cette idée, qu'au dernier moment il recevrait ses instructions précises sur le but du voyage, et qu'il demeurerait chef à bord du *Forward*. Il se plaisait même à répandre cette opinion, soit en causant avec ses officiers, soit en suivant les travaux de construction du brick, dont les premières levées se dressaient sur les chantiers de Birkenhead, comme les côtes d'une baleine renversée.

Shandon et Johnson s'étaient strictement conformés à la recommandation touchant la santé des gens de l'équipage ; ceux-ci avaient une mine rassurante, et ils possédaient un principe de chaleur capable de chauffer la machine du *Forward* ; leurs membres élastiques, leur teint clair et fleuri les rendaient propres à réagir contre les froids intenses. C'étaient des hommes confiants et résolus, énergiques et solidement constitués ; il ne jouissaient pas tous d'une vigueur égale ; Shandon avait même hésité à prendre quelques-uns d'entre eux, tels que les matelots Gripper et Garry, et le harponneur Simpson, qui lui semblaient un peu maigrés ; mais, au demeurant, la charpente était bonne, le cœur chaud, et leur admission fut signée.

Tout cet équipage appartenait à la même secte de la religion protestante ; dans ces longues campagnes, la prière en commun, la lecture de la Bible doivent souvent réunir des esprits divers, et les relever aux heures de découragement ; il importe donc qu'une dissidence ne puisse pas se produire. Shandon connaissait par expérience l'utilité de ces pratiques et

(8) Dix-neuf millions.

leur influence sur le moral d'un équipage ; aussi sont-elles toujours employées à bord des navires qui vont hiverner dans les mers polaires.

L'équipage composé, Shandon et ses deux officiers s'occupèrent des approvisionnements ; ils suivirent strictement les instructions du capitaine, instructions nettes, précises, détaillées, dans lesquelles les moindres articles se trouvaient portés en qualité et quantité. Grâce aux mandats dont le commandant disposait, chaque article fut payé comptant, avec une bonification de 8 pour cent, que Richard porta soigneusement au crédit de K. Z.

Equipage, approvisionnements, tout se trouvait prêt en janvier 1860 ; le *Forward* prenait déjà tournure. Shandon ne passait pas un jour sans se rendre à Birkenhead.

Le 23 janvier, un matin, suivant son habitude, il se trouvait sur l'une de ces larges barques à vapeur, qui ont un gouvernail à chaque extrémité pour éviter de virer de bord, et font incessamment le service entre les deux rives de la Mersey ; il régnait alors un de ces brouillards habituels qui obligent les marins de la rivière à se diriger au moyen de la boussole, bien que leur trajet dure à peine dix minutes.

Cependant, quelque épais que fût ce brouillard, il ne put empêcher Shandon de voir un homme de petite taille, assez gros, à figure fine et réjouie, au regard aimable, qui s'avança vers lui, prit ses deux mains, et les secoua avec une ardeur, une pétulance, une familiarité " toute méridionale," eût dit un Français.

Mais si ce personnage n'était pas du Midi, il l'avait échappé belle ; il parlait, il gesticulait avec volubilité ; sa pensée devait à tout prix se faire jour au dehors, sous peine de faire éclater la machine. Ses yeux, petits comme les yeux de l'homme spirituel, sa bouche, grande et mobile, étaient autant de soupapes de sûreté qui lui permettaient de donner passage à ce trop-plein de lui-même ; il parlait, il parlait tant et si allègrement, il faut l'avouer, que Shandon n'y pouvait rien comprendre.

Seulement, le second du *Forward* ne tarda pas à reconnaître ce petit homme qu'il n'avait jamais vu ; il se fit un éclair dans son esprit, et au moment où l'autre commençait à respirer, Shandon glissa rapidement ces paroles :

"Le docteur Clawbonny ?"

— Lui-même, en personne, commandant ! Voilà près d'un grand demi-quart d'heure que je vous cherche, que je vous demande partout et à tous ! Concevez-vous mon impatience ! Cinq minutes de plus et je perdais la tête ! C'est donc vous, commandant Richard ! vous existez réellement ? vous n'êtes point un mythe ? votre main, votre main ! que je la serre encore une fois dans la mienne ! Oui, c'est bien la main de Richard Shandon ! Or, s'il y a un commandant Richard, il existe un brick, le *Forward*, qu'il commande ; et, s'il le commande, il partira ; et, s'il part, il prendra le docteur Clawbonny à son bord.

— Eh bien, oui, docteur, je suis Richard Shandon, il y a un brick le *Forward*, et il partira !

— C'est logique, répondit le docteur, après avoir fait une large provision d'air à expirer, c'est logique. Aussi, vous me voyez en joie, je suis au comble de mes vœux ! Depuis longtemps j'attendais une pareille circonstance, et je désirais entreprendre un semblable voyage. Or, avec vous, commandant...

— Permettez... fit Shandon.

— Avec vous, reprit Clawbonny sans l'entendre, nous sommes sûrs d'aller loin, et de ne pas reculer d'une semelle.

— Mais... reprit Shandon.

— Car vous avez fait vos preuves, commandant, et je connais vos états de service. Ah ! vous êtes un fier marin !

— Si vous voulez bien...

— Non, je ne veux pas que votre audace, votre bravoure et votre habileté soient mises en instant en doute, même par vous ! Le capitaine qui vous a choisis pour second est un homme qui s'y connaît, je vous en réponds !

— Mais il ne s'agit pas de cela, fit Shandon impatient.

— Et de quoi s'agit-il donc ? Ne me faites pas languir plus longtemps.

— Vous ne me laissez pas parler, que diable ! Dites-moi, s'il vous plaît, docteur, comment vous avez été amené à faire partie de l'expédition du *Forward* ?

— Mais, par une lettre, par une digne lettre que voici, lettre d'un brave capitaine, très-laconique, mais très-suffisante !

Et ce disant, le docteur tendit à Shandon une lettre ainsi conçue :

"Inverness, 22 janvier 1860.

"Au docteur Clawbonny,  
"Liverpool.

"Si le docteur Clawbonny veut s'embarquer sur le *Forward*, pour une longue campagne, il peut se présenter au commandant Richard Shandon, qui a reçu des instructions à son égard.

"Le capitaine du *Forward*,  
"K. Z."

"Et la lettre est arrivée ce matin, et me voilà prêt à prendre pied à bord du *Forward*.

— Mais au moins, reprit Shandon, savez-vous, docteur, quel est le but de ce voyage ?

— Pas le moins du monde ; mais que m'importe, pourvu que j'aie quelque part ! On dit que je suis un savant ; on se trompe, commandant ; je ne sais rien, et si j'ai publié quelques livres qui ne se vendent pas trop mal, j'ai eu tort ; le public est bien bon de les acheter ! Je ne sais rien, vous dis-je, si ce n'est que je suis un ignorant. Or, on m'offre de compléter, ou, pour mieux dire, de refaire mes connaissances en médecine, en chirurgie, en histoire, en géographie, en botanique, en minéralogie, en con-

chyliologie, en géodésie, en chimie, en physique, en mécanique, en hydrographie ; eh bien, j'accepte, et je vous assure que je ne me fais pas prier !

— Alors, reprit Shandon désappointé, vous ne savez pas où va le *Forward* ?

— Si, commandant ; il va là où il y a à apprendre, à découvrir, à s'instruire, à comparer, où se rencontrent d'autres mœurs, d'autres contrées, d'autres peuples à étudier dans l'exercice de leurs fonctions ; il va, en un mot, là où je ne suis jamais allé.

— Mais plus spécialement ? s'écria Shandon.

— Plus spécialement, répliqua le docteur, j'ai entendu dire qu'il faisait voile vers les mers boréales. Eh bien, va pour le septentrion !

— Au moins, demanda Shandon, vous connaissez son capitaine ?

— Pas le moins du monde ! Mais c'est un brave, vous pouvez m'en croire !

Le commandant et le docteur étant débarqués à Birkenhead, le premier mit le second au courant de la situation, et ce mystère enflamma l'imagination du docteur. La vue du brick lui causa des transports de joie. Depuis ce jour, il ne quitta plus Shandon, et vint chaque matin faire sa visite à la coque du *Forward*.

D'ailleurs, il fut spécialement chargé de surveiller l'installation de la pharmacie du bord.

Car c'était un médecin, et même un bon médecin que ce Clawbonny, mais peu pratiquant. A vingt-cinq ans docteur comme tout le monde, il fut un véritable savant à quarante ; très-connu de la ville entière, il devint membre influent de la Société littéraire et philosophique de Liverpool. Sa petite fortune lui permettait de distribuer quelques conseils qui n'en valaient pas moins pour être gratuits ; aimé comme doit l'être un homme éminemment aimable, il ne fit jamais de mal à personne, pas même à lui ; vif et bavard, si l'on veut, mais le cœur sur la main, et la main dans celle de tout le monde.

Lorsque le bruit de son intronisation à bord du *Forward* se répandit dans la ville, ses amis mirent tout en œuvre pour le retenir, ce qui l'enracina plus profondément dans son idée ; or, quand le docteur s'était enraciné quelque part, bien habile qui l'en eût arraché !

Depuis ce jour, les on-dit, les suppositions, les appréhensions allèrent croissant ; mais cela n'empêcha pas le *Forward* d'être lancé le 5 février 1860. Deux mois plus tard, il était prêt à prendre la mer.

Le 15 mars, comme l'annonçait la lettre du capitaine, un chien de race danoise fut expédié par le railway d'Edimbourg à Liverpool, à l'adresse de Richard Shandon. L'animal paraissait hargneux, fuyard, même un peu sinistre, avec un singulier regard. Le nom du *Forward* se lisait sur son collier de cuivre. Le commandant l'installa à bord le jour même, et en accusa réception à Livourne aux initiales indiquées.

Ainsi donc, sauf le capitaine, l'équipage du *Forward* était complet. Il se décomposait comme suit :

1o. K. Z., capitaine ; 2o. Richard Shandon, commandant ; 3o. James Wall, troisième officier ; 4o. le docteur Clawbonny ; 5o. Johnson, maître d'équipage ; 6o. Simpson, harponneur ; 7o. Bell, charpentier ; 8o. Brunton, premier ingénieur ; 9o. Plover, second ingénieur ; 10o. Strong (nègre), cuisinier ; 11o. Foker, icemaster ; 12o. Wolsten, armurier ; 13o. Bolton, matelot ; 14o. Garry, matelot ; 15o. Clifton, matelot ; 16o. Gripper, matelot ; 17o. Pen, matelot ; 18o. Warren, chauffeur.

(A continuer.)

## LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

### IX

En 1820, le gouvernement américain nomma une Commission composée de MM. William Woodbridge, Henry B. Brevoort et I. Kearsley, pour s'enquérir de la validité des titres des terrains occupés par les habitants de la Baie-Verte, la Prairie-du-Chien, etc., pour la plupart Canadiens.

Malgré l'ancienneté de la Prairie-du-Chien et l'importance numérique de sa population à certaines époques, les commissaires ne purent prendre connaissance d'aucun titre de propriété parfait et basé sur un octroi provenant des Français ou des Anglais, et c'est à peine si quelques actes sous seing privé leur furent communiqués. Pour un Américain qui ignore l'imprévoyance étonnante des Canadiens au sujet de leurs titres de terres—dit le rapport de la Commission (1)—ce fait peut paraître inexplicable. Il s'accorde pourtant parfaitement avec la pratique suivie par la population française dans tout ce pays. Quoique les Canadiens aient été exposés à bien des changements et à plus d'une attaque depuis l'année 1796, ils semblent s'être soumis en tout cela en silence, sans offrir de résistance. Depuis que le traité cédant le Canada à l'Angleterre a interrompu les rapports de leurs ancêtres avec leurs compatriotes de ce pays,

(1) *American State Papers. Public Lands.* Vol. V, p. 303.

les habitants de la Baie-Verte et de la Prairie-du-Chien ont vécu, jusqu'à ces dernières années, dans l'isolement, sans presque d'autre gouvernement que celui qu'ils se sont eux-mêmes donné. Et quoique les habitants actuels de ces villages soient nés dans le pays qu'ils habitent, et soient conséquemment, par droit de naissance, citoyens américains, ils ont eu apparemment, jusqu'à tout dernièrement, aussi peu de rapports politiques avec le gouvernement des Etats-Unis, que leurs ancêtres avec celui de l'Angleterre. Ignorance de leurs droits civils, insouciance au sujet de leurs titres de terrains, docilité, parfaite hospitalité, soumission absolue à tous les ordres de n'importe quel gouvernement, tels semblent être leurs principaux traits caractéristiques."

La Commission interrogea plusieurs anciens Canadiens au sujet des titres de propriété des habitants de la Prairie-du-Chien, entre autres Michel Brisebois et Pierre Lapointe ; voici la déclaration textuelle du premier :

Territoire du Michigan,  
Comté de Crawford :

Ce jour, a comparu personnellement devant moi, Isaac Lee, juge de paix dans le dit comté, et agent dûment nommé pour m'enquérir des titres des terrains de la Baie-Verte et de la Prairie du Chien, Michel Brisebois, du dit comté, qui, après avoir été assermenté conformément à la loi, a fait la déclaration suivante :

Je suis âgé de soixante ans. J'habite ce pays depuis trente-neuf ans. A ma connaissance, et d'après les meilleures informations que j'ai pu obtenir, la Prairie du Chien qui s'étend depuis l'embouchure de la rivière Wisconsin jusqu'à la partie supérieure de la prairie, a été occupée et cultivée par petits morceaux de terre, en vertu de certains droits du peuple français, avant et depuis mon arrivée au pays. Je n'ai jamais entendu parler d'aucune réclamation des sauvages, si ce n'est qu'il y a environ dix-huit ans, les habitants canadiens étant devenus quelque peu inquiets au sujet de leurs titres, firent part de ce fait à l'un des principaux chefs de la tribu des Renards, qui ratifia à Cahokia, près de Saint-Louis, une ancienne vente de la dite prairie aux Français. En 1781, le gouverneur Sinclair acheta l'île de Michillimakinac, la Baie-Verte et la Prairie du Chien, et je vis les pièces relatives à cet achat qui furent transmises à Montréal ou à Québec. En arrivant dans cette localité, j'appris que le nom du lieu provenait d'une tribu nombreuse appelée Des Chiens qui habitait encore la Prairie du Chien à cette époque.

M. BRISEBOIS.

Signé et assermenté devant moi,  
ce 21ème jour d'octobre 1820.

ISAAC LEE, J. P. C. C. et agent.

Dans sa déclaration, Pierre Lapointe dit qu'il est âgé de soixante ans, et qu'il demeure dans ce pays depuis quarante-huit ans, dont trente-huit à la Prairie-du-Chien. Il se trouvait à Michillimakinac en 1781, et il fut choisi comme interprète lors du traité conclu par le gouverneur Sinclair avec les Indiens pour l'achat de l'île de Michillimakinac, de la Baie-Verte et de la Prairie-du-Chien. Jamais il n'a entendu parler, durant son séjour à la Prairie, des réclamations des sauvages concernant cette étendue de terre, et il a vu les marchandises données aux indigènes en paiement de la dite prairie, par Basile Giard, Pierre Antayat et Augustin Augé, conformément aux conditions du traité conclu avec le gouverneur Sinclair (2).

Après un examen attentif des faits, la Commission décida de ratifier les titres de ceux seulement qui auraient occupé leurs terrains ou les auraient eus en leur possession individuelle et exclusive depuis le mois de juillet 1796 jusqu'au mois de mars 1807. Elle refusa de valider les titres des terrains qui avait été occupés autrement de temps immémorial.

Rolette était, à cette époque, l'un des principaux propriétaires de la Prairie-du-Chien, et il eut la bonne fortune de voir reconnaître ses titres à sept grands morceaux de terres, sur dix, qu'il réclamait, tant en son nom qu'en celui de sa femme.

Voici les noms des autres Canadiens dont les titres furent ratifiés : Denis Comtois, les héritiers de Félix Mercier, Charles Ménard, Magdeleine Gauthier, Benjamin Cadotte, Michel Brisebois, les héritiers de Claude Gagnier (Hélène, Registe, Claude, Bazile, Adelaïde et Belone Gagnier), François Chenevert, Auguste Hébert, Jean-

(2) *American State Papers.* Vol. V, page 308.

Baptiste Albert, Antoine Lachapelle, Pierre Larivière, Julien Larivière, Jean-Marie Queret, André Bazin, Strange (?) Posé, François Prévost, Pierre Lessard, François Lapointe, Bartholémée Montplaisir, Nicholas Brisebois, Laframboise, Jean-Bte. Caron, Nicholas Boivin, François Bouthillier, Pierre Chalifou, François Verte-feuille, Alexandre Dumont et Augustin Hébert.

Les titres des habitants de la Prairie-du-Chien, dont suivent les noms, ne furent pas confirmés : Joseph Rivard, Pierre Gendron, Jean M. Cardinal, Michel Périllard, Pierre Lapointe, Benjamin Roy, François Galarneau, Joseph Crête, Olivier Chénier, Augustin Roy, Pierre Lessard, Etienne Dionne, Théodore Lupien, Pierre Courville, Michel Lapointe, Thérèse Lapointe, Joseph Lemery.

### X

La Prairie-du-Chien fut visitée, en 1823, par plusieurs voyageurs distingués, qui tous furent l'objet de l'hospitalité de Rolette. Elle n'était guère considérable à cette époque, si l'on en juge par la description suivante que nous trouvons dans la relation de M. W. H. Keating, l'un des membres de l'expédition du major Long, chargée par les autorités américaines d'aller à la découverte des sources de la rivière Saint-Pierre :

Le village de la Prairie-du-Chien, dit-il, est situé à quatre ou cinq milles en amont de l'embouchure de la rivière Wisconsin, au milieu d'une magnifique prairie qui s'étend du côté Est de la rivière, sur un parcours d'environ dix milles. La Prairie conserve son ancien nom français, qu'on lui a donné pour rappeler le souvenir d'un sauvage qui l'habitait autrefois et s'appelait le Chien (3). Le village, en outre des magasins, comprend vingt résidences presque toutes vieilles, à tel point que plusieurs menacent ruine ; il peut avoir une population d'environ cent cinquante âmes. Il n'est pas dans un état aussi prospère que lorsque Carver le visita en 1766, car la Prairie-du-Chien était alors une grande ville qui contenait environ 300 familles. Le fort, qui est le plus mal fait et le moins confortable de tous ceux que nous avons vus, est situé à environ 150 verges de la rivière. Il fut bâti originairement pour la protection de la population blanche du village, mais sa situation, au point de vue militaire, n'est nullement judicieuse... Avant de quitter la Prairie, le major Long assura le retour de Bemis à sa garnison, en le mettant sous la protection de M. Rolette, l'agent de la compagnie américaine de pelleteries, qui était sous le point de se rendre à la Baie-Verte et de voyager sur les rivières Wisconsin et des Renards. Les forts de la Baie-Verte et de Chicago étaient alors en communication régulière au moyen d'un exprès qui faisait le trajet à périodes fixes (4).

On lit, d'un autre côté, dans la relation de J. C. Beltrami, voyageur italien, qui visita la Prairie-du-Chien au mois de mai 1823, les détails suivants : "Après avoir parcouru un espace d'environ 670 milles de désert, la Prairie-du-Chien se présente comme par enchantement, et le contraste est d'autant plus frappant, en ce qu'il annonce une certaine civilisation ; la langue française y est la dominante, et on y est très-bien reçu. Je ne puis et ne dois quitter la Prairie-du-Chien sans rappeler les honnêtetés qui m'ont été prodiguées par M. Raulet, agent et associé de la compagnie Sud-Ouest (nom sous lequel la compagnie américaine de fourrures fut d'abord connue). Les Américains en général regardent les Canadiens comme des ignorants. J'ignore s'ils le sont, mais je sais qu'ils sont très-polis et très-obligeants ; du moins, je les ai toujours trouvés tels même parmi la basse classe (5)."

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

(3) La Prairie a été connue pendant bien des années sous le nom de *Prairie-des-Chiens*, qui était celui de la tribu qui l'habitait.

(4) *Narrative of an expedition to the Source of Saint-Peter's river.* Vol. I, pp. 245 et 253.

(5) *La découverte des sources du Mississippi.*

—La scène se passe dans le cabinet de consultation du docteur R..., l'un de nos spécialistes les plus célèbres.

Un individu, haut de six pieds et large à l'épaule, se présente :

—Quelle est votre affection, lui demanda le médecin.

—J'ai perdu l'appétit, répond le client d'une voix qui fait trembler les vitres.

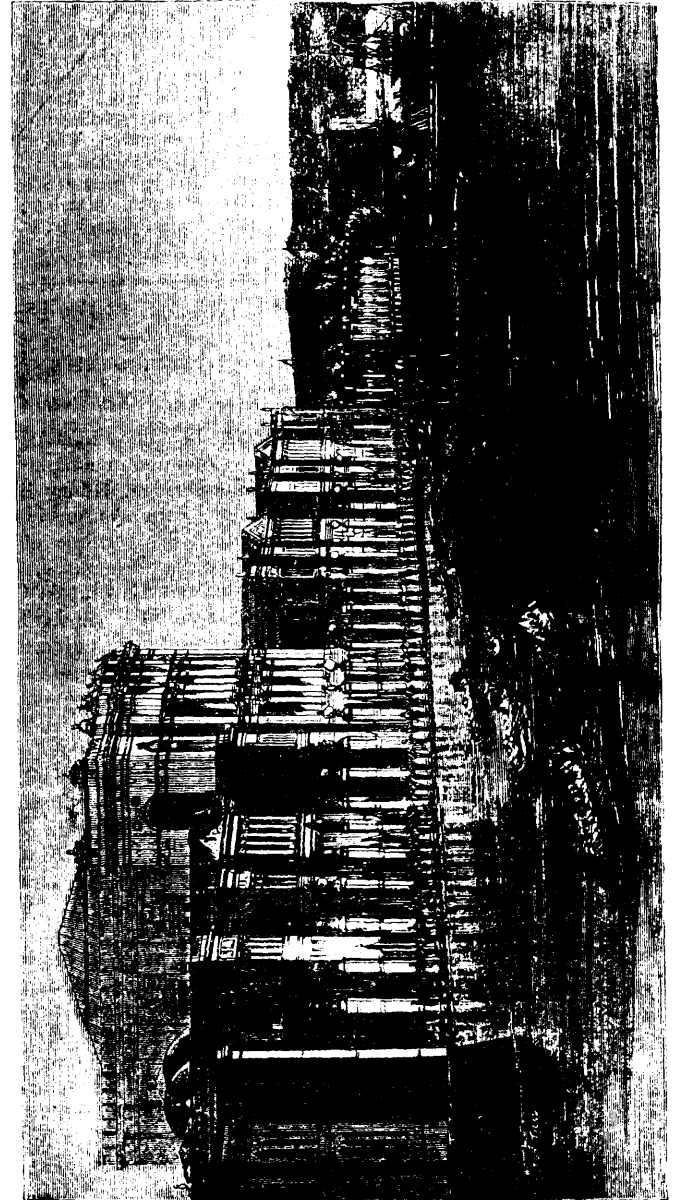
—Mâtin ! répliqua le docteur en considérant le colosse ; je plains celui qui l'a trouvé. S'il n'est pas très-riche, c'est un homme ruiné dans quinze jours.



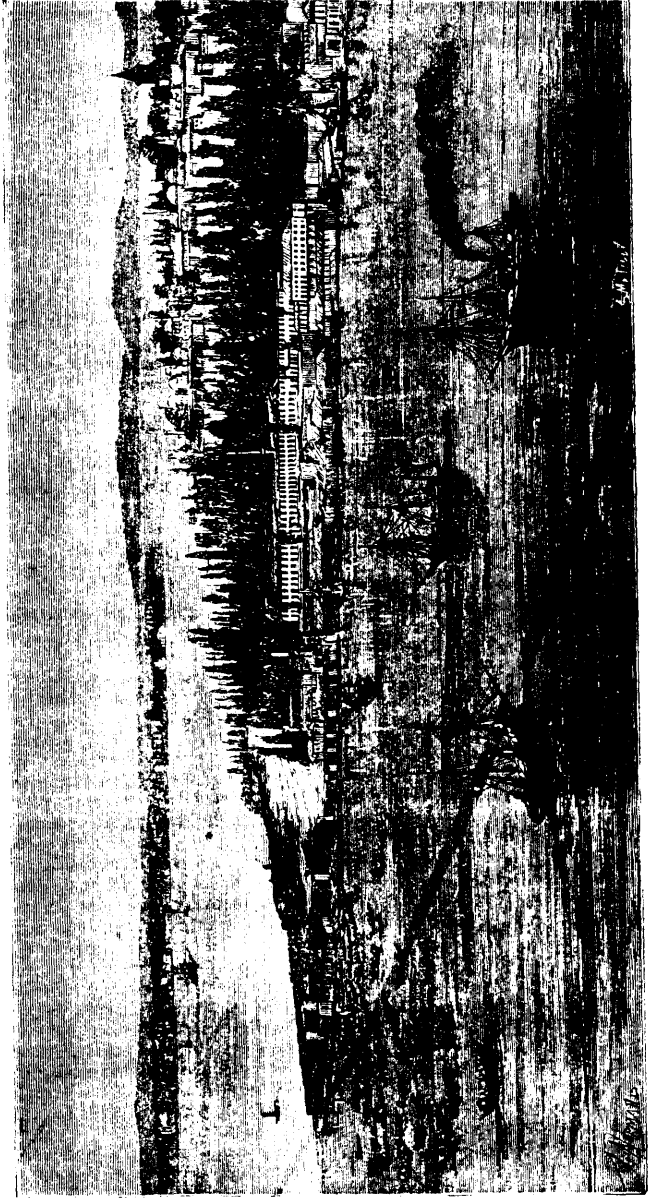
LA RÉVOLUTION À CONSTANTINOÛPLE.



INVESTISSEMENT DU PALAIS D'ABDUL-ÂZIZ PAR LES TROUPES SOUS LES ORDRES DU MINISTRE DE LA GUERRE.



EMBARQUEMENT DU HAREM, ET SON DÉPART DU PALAIS DOLMA-BAGHICHÉ



ARRIVÉE DU HAREM À LA POINTE DU SÉRAIL.

AVENTURES  
DU  
CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE PREMIER.—LE FORWARD

« Demain, à la marée descendante, le brick le *Forward*, capitaine K. Z..., second, Richard Shandon, partira de New Prince's Docks pour une destination inconnue. »

Voilà ce que l'on avait pu lire dans le *Liverpool Herald* du 5 avril 1860.

Le départ d'un brick est un événement de peu d'importance pour le port le plus commerçant de l'Angleterre. Qui s'en apercevrait au milieu des navires de tout tonnage et de toute nationalité que deux lieues de bassins à flot ont de la peine à contenir ?

Cependant, le 6 avril, dès le matin, une foule considérable couvrait les quais de New Prince's Docks ; l'innombrable corporation des marins de la ville semblait s'y être donné rendez-vous. Les ouvriers des wharfs environnants avaient abandonné leurs travaux, les négociants leurs sombres comptoirs, les marchands leurs magasins déserts. Les omnibus multicolores qui longent le mur extérieur des bassins déversaient à chaque minute leur cargaison de curieux ; la ville ne paraissait plus avoir qu'une seule préoccupation : assister au départ du *Forward*.

Le *Forward* était un brick de cent soixante-dix tonneaux, muni d'une hélice et d'une machine à vapeur de la force de cent vingt chevaux. On l'eût volontiers confondu avec les autres bricks du port. Mais, s'il n'offrait rien d'extraordinaire aux yeux du public, les connaisseurs remarquaient en lui certaines particularités auxquelles un marin ne pouvait se méprendre.

Aussi, à bord du *Nautilus*, ancré non loin, un groupe de matelots se livrait-il à mille conjectures sur la destination du *Forward*.

« Que penser, disait l'un, de cette mâture ? il n'est pas d'usage, pourtant, que les navires à vapeur soient si largement voilés. »

— Il faut, répondit un quartier-maître à large figure rouge, il faut que ce bâtiment-là compte plus sur ses mâts que sur sa machine, et s'il a donné un tel développement à ses hautes voiles, c'est sans doute parce que les basses seront souvent masquées. Ainsi donc, ce n'est pas douteux pour moi, le *Forward* est destiné aux mers arctiques ou antarctiques, là où les montagnes de glace arrêtent le vent plus qu'il ne convient à un brave et solide navire.

— Vous devez avoir raison, maître Cornhill, reprit un troisième matelot. Avez-vous remarqué aussi cette étrave qui tombe droit à la mer ?

— Ajoute, dit maître Cornhill, qu'elle est revêtue d'un tranchant d'acier fondu affilé comme un rasoir, et capable de couper un trois-ponts en deux, si le *Forward*, lancé à toute vitesse, l'abordait par le travers.

— Bien sûr, répondit un pilote de la Mersey, car ce brick-là file joliment ses quatorze nœuds à l'heure avec son hélice. C'était merveille de



le voir fendre le courant, quand il a fait ses essais. Croyez-moi, c'est un fin marcheur.

— Et à la voile, il n'est guère embarrassé non plus, reprit maître Cornhill ; il va droit dans le vent et gouverne à la main ! Voyez-vous, ce bateau-là va tâter des mers polaires, ou je ne m'appelle pas de mon nom ! Et tenez, encore un détail : avez-vous remarqué la large jaumière par laquelle passe la tête de son gouvernail ?

— C'est ma foi vrai, répondirent les interlocu-

teurs de maître Cornhill ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, mes garçons, riposta le maître avec une dédaigneuse satisfaction, que vous ne savez ni voir, ni réfléchir ; cela prouve qu'on a voulu donner du jeu à la tête de ce gouvernail, afin qu'il pût être facilement placé ou déplacé. Or, ignorez-vous qu'au milieu des glaces, c'est une manœuvre qui se reproduit souvent ?

— Parfaitement raisonné, répondirent les matelots du *Nautilus*.

— Et d'ailleurs, reprit l'un d'eux, le chargement de ce brick confirme l'opinion de maître Cornhill. Je le tiens de Clifton, qui s'est bravement embarqué. Le *Forward* emporte des vivres pour cinq ou six ans, et du charbon en conséquence. Charbon et vivres, c'est là toute sa cargaison, avec une pacotille de vêtements de laine et de peaux de phoque.

— Eh bien, fit maître Cornhill, il n'y a plus à en douter ; mais enfin, l'ami, puisque tu connais Clifton, Clifton ne t'a-t-il rien dit de sa destination ?

— Il n'a rien pu me dire ; il l'ignore ; l'équipage est engagé comme cela. Où va-t-il ? Il ne le saura guère que lorsqu'il sera arrivé.

— Et encore, répondit un incrédule, s'ils vont au diable, comme cela m'en a tout l'air.

— Mais aussi quelle paye, reprit l'ami de Clifton en s'animant, quelle haute paye ! cinq fois plus forte que la paye habituelle ! Ah ! sans cela, Richard Shandon n'aurait trouvé personne pour s'engager dans des circonstances pareilles ! Un bâtiment d'une forme étrange, qui va on ne sait où, et n'a pas l'air de vouloir beaucoup revenir ! Pour mon compte, cela ne m'aurait guère convenu.

— Convenu ou non, l'ami, répliqua maître Cornhill, tu n'aurais jamais pu faire partie de l'équipage du *Forward*.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que tu n'es pas dans les conditions requises. Je me suis laissé dire que les gens mariés en étaient exclus. Or, tu es dans la grande catégorie. Donc, tu n'as pas besoin de faire la petite bouche, ce qui, de ta part d'ailleurs, serait un véritable tour de force.

Le matelot ainsi interpellé se prit à rire avec ses camarades, montrant ainsi combien la plaisanterie de maître Cornhill était juste.

« Il n'y a pas jusqu'au nom de ce bâtiment, reprit Cornhill satisfait de lui-même, qui ne soit terriblement audacieux ! Le *Forward* (1), *forward* jusqu'où ? Sans compter qu'on ne connaît pas son capitaine, à ce brick-là !

— Mais si, on le connaît, répondit un jeune matelot de figure assez naïve.

— Comment ! on le connaît ?

— Sans doute.

— Petit, fit Cornhill, en es-tu à croire que Shandon soit le capitaine du *Forward* ?

— Mais, répliqua le jeune marin...

— Sache donc que Shandon est le *commander* (2), pas autre chose ; c'est un brave et hardi marin, un baleinier qui a fait ses preuves, un solide compère, digne en tout de commander, mais enfin il ne commande pas ; il n'est pas plus capitaine que toi ou moi, sauf mon respect ! Et quant à celui qui sera maître après Dieu à bord, il ne le connaît pas davantage. Lorsque le moment sera venu, le vrai capitaine apparaîtra on ne sait comment et de je ne sais quel rivage des deux mondes, car Richard Shandon n'a pas dit et n'a pas eu la permission de dire vers quel point du globe il dirigerait son bâtiment.

— Cependant, maître Cornhill, reprit le jeune marin, je vous assure qu'il y a eu quelqu'un de présenté à bord, quelqu'un annoncé dans la lettre où la place de second était offerte à M. Shandon !

— Comment ! riposta Cornhill en fronçant le

(1) *Forward*, en avant.

(2) Second d'un bâtiment anglais.



sourcil, tu vas me soutenir que le *Forward* a un capitaine à bord ?

— Mais oui, maître Cornhill.

— Tu me dis cela, à moi !

— Sans doute, puisque je le tiens de Johnson, le maître d'équipage.

— De maître Johnson ?

— Sans doute ; il me l'a dit à moi-même !

— Il te l'a dit, Johnson ?

— Non-seulement il m'a dit la chose, mais il m'a montré le capitaine.

— Il te l'a montré ? répliqua Cornhill stupéfait.

— Il me l'a montré.

— Et tu l'as vu ?

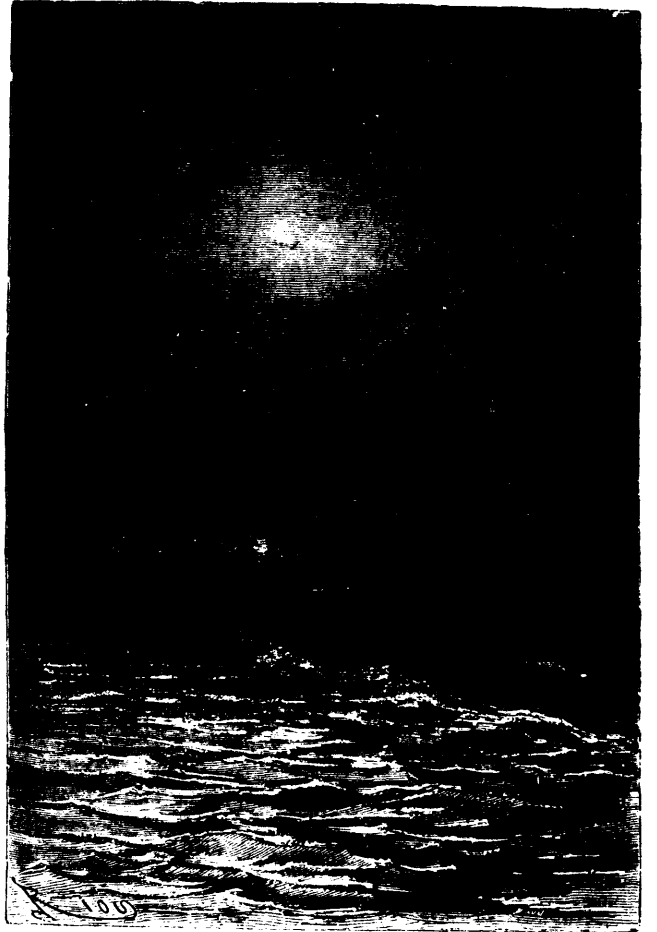
— Vu de mes propres yeux.

— Et qui est-ce ?

— C'est un chien.

— Un chien ?

— Un chien à quatre pattes ?





## LETTRES PARISIENNES

## II

## LA FOIRE

Le Français n'est pas homme, comme l'Espagnol et l'Italien, à appeler ses plaisirs par leur nom et à se promettre franchement un jour de fête. Il aime à les masquer d'un prétexte d'affaire, à les colorer d'une apparence de travail.

Il ne s'amusera point, sans vous avoir d'abord expliqué qu'il s'occupe, ne se divertira point sans invoquer au préalable quelque impérieux intérêt, quelque sérieux avantage : n'en déplaise à Théophile Gautier, qui pensait qu'il n'y a de beau que ce qui ne sert à rien.

\* \*

Or, le grand prétexte à amusements, chez nous, c'est la foire.

Je ne pense pas qu'il y en ait de plus belles, c'est-à-dire de plus nombreuses et de plus fréquentées que les nôtres. Toute la France a voulu en avoir. Autrefois, les grandes et petites capitales se réservaient ce privilège d'appeler à elles, à certains jours, le ban et l'arrière-ban des populations voisines, et l'on citait les foires de Jesaux et de Beaucaire. Aujourd'hui, la foire est descendue de la capitale au chef-lieu, du chef-lieu au canton, du canton à la commune, et, à l'heure qu'il est, de simples hameaux, que dis-je ? des plaines et des forêts sont en possession de ces immenses rendez-vous de plaisir et d'affaires.

\* \*

Mais c'est à Paris, surtout, qu'il faut voir cela. Paris, chef-lieu du genre humain, comme dit Victor Hugo, ne pouvait pas ne point avoir les plus belles foires. Il en a de traditionnelles, à Montmartre, aux Boulevards, dans la banlieue, foire aux jambons, foire aux melons, foire aux pains d'épice, et ce qui les distingue au premier abord, c'est qu'elles sont plus sincèrement dépouillées de prétextes sérieux, plus étourdissantes, plus débraillées, plus folles, et, c'est assez vous le dire, plus fréquentées que toutes les foires de Province.

\* \*

C'est en vain que vous cherchiez sous le ciel un seul lieu où, mieux qu'à Montmartre, à pareils jours, le bruit donne une idée maximum de ce qu'il peut être : ni la grève abrupte où les flots de la mer viennent s'émietter, ni l'entonnoir où la cataracte se précipite, ni la batterie basse dont tous les canons détonnent à la fois, ni la voûte gothique où vingt tambours battent aux champs, en même temps que l'orgue mugit et que vingt clairons sonnent.

\* \*

Ce n'est pas le bruit, c'est le vacarme mêlé ; ce n'est pas le vacarme, c'est le tintamarre.

Et avec cela, un mouvement, un tournoiement, un chassez-croisé de pas empressés, un chatolement de paillettes ; tout le bouillonnement d'une fourmilière que vous auriez démolie du pied, avec cette différence qu'ici, pas une fourmi ne se tait, ni ne se ressemble.

Ce sont des cris et des interpellations à n'en plus finir, des boniments à qui mieux mieux éraillés, des rires inextinguibles. Ici, c'est la note aiguë des cuivres appelant les chalands ; là, le roulement des grosses caisses ; plus loin, le glapissement de quelque hautbois enrôlé et le miaulement des orgues de carbarie.

\* \*

Sous cette tente pavoisée de drapeaux aux trois couleurs, s'étale tout un musée d'objets curieux et bien instructifs au point de vue historique. Le ministre, raconte le Barnum, a manqué une occasion unique de les acquérir, et c'est ce qui en a privé, jusqu'à ce jour, nos collections nationales.

Parmi eux, je distingue le bonnet de Charlotte Corday, le cheveu qui tenait l'épée suspendue sur la tête de Damoclès, un des cailloux que Démosthènes avait l'habitude de mâcher pour apprendre à parler correctement, un clou des portes de Gaza

et un petit morceau de la besace de Drogène.

\* \*

Est-ce tout ? Non : voici encore le fourreau de l'épée de Bayard, l'embouchure de la trompette de Gédéon, l'aspic de Eléopâtre conservé dans de l'alcool, et une paire de patins ayant appartenu à Huguet-Capet, roi de France.

Pas n'est besoin d'ajouter qu'il en est de ces bourdes à l'adresse du peuple tout autrement que des pilules ; plus elles sont grosses, plus elles passent. D'ailleurs, il y a là deux catégories de clients bien distinctes, ceux qui entrent pour s'instruire et qui, naturellement, ne manquent pas de sortir un peu plus sots ; ceux qui ne veulent que s'amuser et rire, et ce sont les seuls qui en aient à peu près pour leur argent et pour leur peine.

\* \*

La cheville-ouvrière, le boute-en-train, et, comment dirais-je ? le chef d'orchestre de ces amusements publics, c'est le pitre. Le pitre, véritable incarnation du démon français, produit exclusif et patentié de notre verve gauloise, est l'interprète obligé de toutes ces folies qui s'affairaient sans lui et n'iraient pas plus loin qu'une première épreuve.

Otez le pitre, et les femmes géantes ne pèsent déjà plus leur poids, et les hercules-forains ne sont plus que de beaux hommes. Sans lui, les princesses Toliléris, hautes comme un chou, intéressent à peine le public, et l'on reste froid devant les mangeurs de verre pillé et les avaleurs d'étoupes enflammées.

\* \*

Telle somnambule extra-lucide n'aurait aucun mérite à prédire l'avenir, s'il n'était là pour détailler ses oracles aux consultants ; et telle baraque serait désertée avant le milieu du jour, s'il cessait d'en prôner les mystères.

Mais le pitre étant là, tout est sauvé pour le directeur, et les recettes affluent.

« Allons, mesdames et messieurs, on va commencer, la toile se lève et n'oubliez pas que ce n'est que pour aujourd'hui ! Suivez le monde ! — Mais que vois-je ? On se presse, on s'étouffe chez nous ! De grâce, caissier, rendez l'argent et restreignez le nombre de ceux qui montent à l'assaut du spectacle : sinon nous périrons ensevelis dans nos succès, et la maison s'effondre ! »

\* \*

« Envoyez plutôt quelques clients à ce pauvre diable d'à côté, qui s'époumonne dans le désert ; et ne souffrez pas surtout que les mêmes spectateurs nous reviennent. Je n'en ai déjà que trop vus, qui, affriandés par une première représentation, ne craignaient pas, au préjudice de ceux qui attendent depuis ce matin, de s'en payer une seconde. Nous ne souffrirons plus cela ! Qu'on se le dise ! »

D'autres fois, il parle de mander la maré-chaussée pour éloigner les chalands trop empressés et de requérir les gendarmes pour faire évacuer le théâtre, les spectateurs, dit-il, refusant de s'en aller, figés qu'ils sont dans la contemplation de tant de beautés et immobilisés dans leur extase.

\* \*

Et notez qu'en répétant ce boniment accoutumé, le pitre ne se refuse à aucune inspiration et ne manque pas, comme un bon Français qu'il est, d'enjoliver son discours de quelque bon mot fortuit et de quelques plaisanteries inédites. Il ment, cela va sans dire ; mais que voulez-vous ? le métier fait l'homme, et quand il rapporte, à moins d'être bien ingrat, au bout de deux ans d'exercice, on est de bonne foi.

Et puis, il y a le pitre d'à côté qui le stimule, qui semble le narguer et faire des recrues à son préjudice. Or, il faut qu'un pitre renchérisse toujours sur son voisin, avec lequel on le compare tout naturellement ; et c'est à la foire comme dans le fait de ces deux indigènes des bords de la Garonne, dont l'un disait : Je vois une fourmi là-bas, sur la pointe du clocher ; — et dont l'autre répondait : Tiens, c'est vrai ; il y en a une, je l'entends marcher.

Si l'on n'a pas de ces mots-là, on risque d'être distancé par un confrère.

\* \*

Passons rapidement sur la charmeuse de serpents, équipée surtout en vue de charmer les humains, sur les loteries où l'on perd toujours beaucoup plus qu'on ne gagne, sur les tirs à la poupée et les boultiques à Treize.

Dans ces dernières, les objets guerriers sont nombreux : tambours, trompettes, fusils, sabres, gibernes, képis (d'officiers toujours), tout cela attire les futurs défenseurs de la patrie ainsi que les canons, et il y en a de tous les systèmes, les rayés, les Krupp, ceux qui se chargent par la culasse, etc. Il y a aussi le canon de la pair, qui fait un bruit du diable, et des revolvers depuis 6 jusqu'à 29 sous. Ceux-là sont le dernier mot de la perfection, dit le marchand.

\* \*

Un article qui n'a pas moins de succès, c'est le jouet automatique : les lapins qui battent le tambour, les souris qui marchent, le lapin libéré — qui tourne au fond d'une boîte dès qu'on soulève le couvercle ; enfin, le chien de grande dame en tricot de laine blanche et dont le ventre contient une trompette avec soufflet. Dès qu'on le caresse, il crie. Le marchand raconte qu'en l'achetant, on fait une bonne action !

\* \*

A tout prendre, la foire est ailleurs, là où grands et petits s'amusement en même temps. Elle est au cirque, où, sur une corde raide, des gymnastes habillés en clowns, la tête en bas, les pieds en l'air, se redressent par la seule force de leurs muscles ; où le jeune *Conrado* se précipite sans balancier ; — où *Mlle Caroline*, à cette hauteur inouïe, exécute des pas de caractère, décrit des entrechats mutins, se livre à une chorégraphie de ballet, avec la légèreté, la grâce et l'art des bayadères dont elle porte le costume. Puis elle passe comme un trait sur la tête de cinq chevaux en faisant le double saut périlleux : condamnée à mort son favori *Atlas*, le cheval-prodige, lequel tombe les quatre fers en l'air, se laisse étirer les jambes, rapprocher les sabots et endure, sans respirer, tout le simulacre d'une opération anatomique complète.

Mais les braves du public rappellent ce faux mort à la vie, et *Atlas* part au quadruple galop, comme s'il allait dévorer l'espace entre Paris et l'Arabie.

\* \*

Les animaux à l'état sauvage ont à peine moins de succès, témoin l'encombrement des ménageries. Un chacun veut pouvoir dire, en rentrant, qu'il a vu le lion du désert, le tigre du Bengale, l'ours blanc des mers polaires, et se donner la satisfaction de regarder, sans trembler, les principaux monstres du globe.

C'est un moyen qui s'use toutefois ; et il y a là, tout auprès, un attroupement compact qui nous avertit que nous sommes en face d'un genre d'attraction plus moderne.

\* \*

Voici, en effet, l'homme-chien, qui a des poils longs comme ça ; et l'homme-canon, qui se met dans la gueule chargée d'un mortier en guise de projectile. Cet autre, plus fort encore, arrête le boulet au passage avec ses deux mains ; tandis qu'à deux pas de là, un modeste praticien fait manœuvrer des puces savantes. Les atteler, les aligner, les mettre au trot, leur commander la charge en douze temps et l'école de peloton, sans qu'une seule ne ne bronche, tel est le spectacle fortifiant que cet industriel offre aux défenseurs présents, passés et à venir de la patrie française.

\* \*

Hélas ! il y a des exhibitions moins innocentes que celle-là, des salons d'anatomie, où le regard ne s'aventure point sans rougir ; des professeurs d'escroquerie ou d'immoralité, des porteurs de plaies artificielles : mille industriels frauduleux qui soutiendraient volontiers que leur pain est sacré, même acheté avec l'argent d'autrui, et qui diraient, comme ce détresseur de grands chemins, garotté par celui qu'il

avait attaqué : « Votre courage intempestif m'ôte le pain de la bouche ; et, puisque je n'ai pu vous voler, au moins faites-moi l'aumône ! »

\* \*

Le gendarme n'a pas trop de toute sa stoïque gravité pour ne pas s'en laisser conter : car ces bohèmes feraient rire les pierres et pleurer le bois mort. Il semble qu'ils naissent avec des tréteaux aux pieds et que la tirade est leur seconde nature.

Laissez-les faire : ils causeront avec les astres, fraterniseront avec les nuages, tutoieront le soleil. Malgré soi on les écoute, et, pour un peu plus, on croirait que c'est arrivé.

\* \*

N'écoutez pas les bohèmes, jeune étranger, et encore moins les sirènes du Café-chantant.

Le Café-chantant est un kiosque illuminé et ouvert à tous les vents comme la toilette des divas qui s'y font entendre. Vous trouverez là beaucoup de décors enfumés et de parfums rancis, beaucoup de robes pailletées qui ne supporteraient pas le grand jour et beaucoup de femmes peintes. Vous y entendrez des *Prime Donne* au gosier d'airain et à la vertu de verre. C'est Thérèse qui a accrédité cette industrie : muse de carrefour elle-même, muse crottée et hume-vent, née d'un ruisseau à l'heure où s'y mirait une étoile, et qui a poussé plus loin que personne l'art de prostituer les dons naturels.

Les Cafés-chantants ! Voilà, selon moi, un des plus tristes côtés de la foire. Car on ne s'y amuse qu'au prix d'un remord secret, et l'on n'y rit que d'un mauvais rire.

\* \*

Reposez plutôt vos yeux, avant de partir, sur les rondes d'enfants épanouis emportés sur les chevaux de bois, avec mille lanternes de toutes couleurs, au son d'une musique enivrante.

Bientôt, pourtant, le tangage et le roulis de cette foule ont diminué, les appels se font entendre pour le départ, les groupes se forment et s'ébranlent. Derrière eux, les feux s'éteignent graduellement et les baraques se ferment. La poussière tombe, la brise fraîchit : quelques passants attardés glissent encore çà et là dans l'ombre.

Enfin, la nuit reprend ses droits, le silence se fait, et presque aussi tranquille qu'une église à minuit, le champ de foire semble s'assoupir à son tour sous le regard des étoiles.

E. B. DE LA GUIERCHE.

## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La fête nationale a été fêtée le 26 juin cette année, au lieu du 24. Quant à la remettre, on aurait peut-être aussi bien fait de la remettre au 1er juillet, fête de la Confédération. De fait, la Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste, la Saint-Pierre et Saint-Paul, la Confédération, toutes chômées des jours ouvriers, et venant si près l'une de l'autre, sont un obstacle sérieux aux affaires. Il serait à souhaiter qu'on pût concilier les intérêts de la religion, du patriotisme et du bien-être matériel du peuple, et que les fêtes religieuses fussent parfois célébrées le dimanche suivant, et les fêtes publiques combinées de manière à moins fatiguer les ouvriers et les commerçants. Soit dit avec toute la soumission due aux lois établies par l'Eglise, et respect que méritent des coutumes vénérables consacrées par le temps. — A Montréal, à Québec, à Ottawa, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières, partout enfin, la fête de St. Jean-Baptiste a été célébrée dignement. Les processions, les décorations, les réjouissances de toute sorte témoignaient du patriotisme des Canadiens. A Montréal, le Rév. Père Lefebvre, O. M. I., prononça un sermon plein d'enseignements, qui a été remarqué même par nos confrères anglais et protestants. A Québec, la fête fut rehaussée de la présence de lord Dufferin, qui sait toujours se manifester à point dans les circonstances où sa sympathie est la plus agréable. Nous n'avons pas l'espace qu'il faudrait pour donner le détail des célébrations, qui se sont faites avec beaucoup d'enthousiasme d'un bout de pays à l'autre.

G. E. D.

## NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III

AU LAC DES NEIGES

(Suite.)

Il fait donc un froid de loup, et Paul et Pitre sont allés, là-bas, visiter les lignes. Vers midi, je mets le nez à la porte, pour voir la couleur du temps. Le Nord-Ouest soufflait à pleines-joues, sur le lac; autour de moi, les épinettes se ramassaient sur elles-mêmes en tournant le dos au terrible Narus; une d'elles avançait ses branches les plus longues au-dessus du filet de fumée qui s'échappe du tuyau de notre poêle, avec l'air de quelqu'un qui veut se chauffer les mains; d'autres secouent ou ramènent, du bout de leurs rameaux, de longs rouleaux de mousses blanches, vertes ou brunes, ressemblant à des haillons que leur dispute la brise. Un autre jour, en temps de calme, au clair de la lune, quand vous verrez ces mousses retombées autour de la sombre silhouette des sapins, vous croirez à un conseil de Sachems revêtus de leurs somptueux manteaux et délibérant debout sur les destinées du désert.

Cependant, cette scène d'une froideur saisissante a encore sa grandeur. Sous l'arc du ciel chargé de nuages gris, qui le font ressembler à un sourcil froncé, le disque du soleil se dessine nettement, comme le regard de la Providence veillant sur nous. S'il nous laisse ici grelottant, ne nous en plaignons pas trop; car là-bas, il est des millions d'hommes qu'il rôtit de ses rayons. Notre terre n'est-elle pas un gibier que le créateur a mis à la broche, avec du feu en dedans et en dehors? Ces feux diminuent d'intensité petit à petit, au dire des savants. Suivant les uns, nous devrions être servis chaud, suivant d'autres, nous serons un plat froid. En attendant, vivons en chrétiens, afin d'être au moins les truffes de ce mets succulent.

Mais toujours le vent hurle dans les têtes des sapins—il faut bien qu'il hurle, puisqu'il porte un froid de loup; tous ces arbres gémissent ou se plaignent en se froissant les uns les autres, leurs branches grincent, et ceci, delà, on entend l'éclat de l'un d'eux qui se fend sous l'action du froid, plus fort que Milon de Crotoné. Sous mes pieds, la neige me parle anglais: *crush! crush!* (*écrase! écrase!*)—toute la nature souffre, et j'ai le nez à moitié gelé; c'en est assez, je rentre à la cabane.

\* \*

Je suis étendu depuis cinq minutes à peine, sur notre couche de branches de sapin, à côté de mon ami Wilbrod, lorsque des voix se font entendre au-dessus de nous, et tout aussitôt, quatre étrangers, quatre jeunes Anglais de Québec, des employés de M. Hall, font irruption dans la cabane. Ils sont de rudes gaillards, bien bâtis, montés sur de longues jambes assez robustes attestant de fins marcheurs; mais tels qu'ils nous arrivent, ils sont gelés à blanc, frimassés sur tous les poils de leurs corps. Nous leur cédon les abords du poêle, et après s'être dégourdis un peu, ils racontent qu'ils ont passé la nuit dans une tente ouverte en forme d'auvent et se chauffant au grand feu (1). Ils n'ont pu fermer l'œil de la nuit. Ce matin, pour comble d'infortune, pas une bouchée à mettre sous la dent. S'il faut les en croire, ils ont parcouru la distance entre la décharge du lac et notre cabane (environ neuf milles) en trois-quarts d'heure. Cinq minutes au mille! C'est fort, n'est-ce pas? Nous nous contentâmes de sourire; ils étaient trop souffrants pour les affliger d'un démenti. Après s'être réchauffés, avoir cassé un croûte et bu une tasse de thé, ils se remirent en route avec l'intention d'aller coucher chez M. Lachance, à trente-deux milles! Nous apprîmes depuis qu'ils n'avaient fait que douze milles, bien heureux de trouver, à la tombée de la nuit, l'abri du camp du lac Desroches.

Vers une heure p.m., Paul et Pitre arrivent avec trois truites énormes, trois *tournaïlis*, du poids de treize à seize livres. Je n'en avais jamais vu de pareille taille: je ne pouvais me lasser de les admirer.

(1) On appelle grand feu le brasier qu'on allume à ciel ouvert.

Partir de ce moment, je n'eus plus que du dédain pour les ventres-blancs de une ou deux livres, que j'avais pêchés dans le bassin. Nous nous promettons dès lors de faire une pêche vraiment miraculeuse. Hélas! le ciel et les autans devaient en décider autrement.

\* \*

Le vent et le froid augmentèrent sur le soir. Impossible de se tenir dix minutes au grand air, sans s'exposer à se geler la figure, les pieds ou les mains. Le thermomètre doit marquer de 24 à 26 degrés de froid.

Mais nous sommes bien abrités dans notre cabane de pièces sur pièces, recouvertes de neige jusqu'à deux pieds par-dessus le toit: le poêle ronfle de son mieux, bourré qu'il est jusqu'à la gueule de la meilleure épinette sèche; nous nous tassons, nous nous plaçons aussi bien que possible dans ce carré de douze pieds sur dix, déjà presque encombré de nos provisions, de nos effets, ustensiles, etc. Nous sommes là dedans sept hommes, plus deux chiens énormes, plus le poêle, qui n'est certes pas de trop, et son cordon de bois, sa ration de nuit dans les grands froids.

La cabane du père Sioui est une espèce de palais comparée à celle de la plupart des trappeurs. Il y passe de longs mois d'été et d'hiver, et souvent avec assez nombreuse compagnie de chasseurs ou de pêcheurs, venus de la ville par amusement plutôt que par spéculation. Le père Sioui en fut l'architecte, et son fils, Pitre, le constructeur. Sur l'emplacement qu'elle occupe, au pied d'un rocher qui sert de siège, coule une source d'eau pure et toujours très-froide—mais qui tarit en hiver. J'ai dit qu'elle mesurait douze pieds en longueur sur dix de largeur; j'ajouterais qu'elle a six pieds de carré, ce qui nous permet d'y rester debout, quand le poêle ne fume pas trop. Une porte de quatre pieds de hauteur sur trois de largeur est la seule ouverture, avec celle du tuyau, qu'on y ait ménagée. Quand la porte est close, elle laisse passer le jour et l'air par deux fentes qui disjoignent les planches brutes dont elle est formée. Durant la tempête, poussée par le tourbillon, une neige fine, sèche, diamentée y trouve aussi accès, et pour peu qu'on la laisse faire, elle ne tarde pas à s'entasser par bancs où nous en avons jusqu'au genou. De fenêtres ou de carreaux, pas l'ombre! ou, pour mieux dire, pas la lumière.

Pour que la cabane du père Sioui soit mise au rang des palais, il faut que les cabanes ordinaires des chasseurs soient bien tristes, bien piteuses à voir. Le plus souvent, elles ne sont faites que d'écorces de bouleaux ou de pruche, quelquefois d'éclats d'épinettes, avec trois pans de mur seulement: on les chauffe au grand feu, par le côté qui reste ouvert. En chasse, sur la piste de l'original, le trappeur se tapit dans un trou de neige, ou s'étend tout simplement sur le verglas, au risque de se geler à mort; il allume alors son feu en plein vent, s'y tourne et retourne du dos ou de la face, suivant qu'il se sent geler ou brûler, de manière à chasser le plus grand mal; puis, dès qu'il est reposé, si la lune se lève ou que le jour pointe, il se remet sur la piste du gibier qu'il a fait lever.

Au lac des Neiges, le père Sioui chasse principalement la marte, le vison, le castor et la loutre. Il a tendu près de trois cents trappes aux alentours, dans un rayon de sept ou huit milles; il revient presque tous les soirs coucher à sa cabane, qu'il s'est appliqué à rendre aussi confortable que possible. Au-dessus du poêle, il a disposé deux perches, de travers en travers de la cabane, où nous suspendons nos hardes ou nos chaussettes mouillées. Ces perches en sont radicalement couvertes. La vapeur qui s'en dégage n'a rien qui rappelle la parfumerie parisienne. Près du mur du sud, deux autres perches sont fixées de la même façon. C'est la tablette principale, où on étend le gibier pour le faire dégeler avant de l'écorcher. Au-dessous, on range le bois de chauffage, et le reste de la longueur est occupé par une poutre servant de foyer de cuisine pendant le jour et de lit pour petit Georges pendant

la nuit. A l'autre extrémité, sur toute la largeur de la cabane, deux autres poutres gisent horizontalement à huit pouces du sol, servant de banc le jour et de bois de lit la nuit. C'est là que se meurtrissent, pendant huit heures de sommeil, M. Thomas Sioui et son fils Mathias, qui ont été assez bons pour nous céder leur couche de branches de sapin.

Cette couche comprend toute la longueur de la cabane et les trois-cinquièmes de sa largeur. Nous la partageons entre cinq hommes et deux quadrupèdes, deux chiens superbes, n'ayant qu'un défaut, celui de doubler intempestivement leurs expirations.

Au-dessus de ma tête sont rangés quatre fusils dont un double. Il y a une tablette au-dessous, dont j'ai fait ma bibliothèque (un volume: *Lettres sur l'éducation*, de Laurentie) et mon bureau, qui se résume en mon carnet de voyage; j'y ai également trouvé place pour ma garde-robe, consistant en caleçons, chemises de flanelle, chaussettes et mouchoirs. A côté s'étale notre pharmacie soigneusement rangée et étiquetée par Wilbrod, le seul d'entre nous qui ait de l'ordre et de l'esprit d'organisation et de distribution. Au milieu de la pharmacie figurent cependant quelques cartouches, des bouts de chandelle, un couteau, des pipes, un sac à tabac, une boîte à allumettes, une brosse à cheveux, une cuiller, du fil à carret, des lignes, des serviettes, un paquet de cartes à jouer, et que sais-je encore? A l'autre bout, en arrière de la porte, juste au-dessus du dortoir des chiens, exposée à toutes leurs émanations qu'elle reçoit de première main, se trouve la soute aux provisions, consistant en farine, lard, sucre, thé, tabac, etc., avec notre service de table.

Le poêle en tôle mérite une plus grande attention que le reste. Il mesure un peu plus de deux pieds de longueur sur une largeur d'un pied et demi. Un accident quelconque lui a enlevé ses quatre pieds, sur lesquels il est posé comme sur quatre roues, ce qui lui donne un faux air de locomotive. A force de porter le poids des chaudières, le dessus a fléchi, ce qui le fait ressembler à un cheval éreinté. De ci, de là, par des interstices sournoisement formées par l'action combinée du feu et du temps, s'échappent des langues de feu qui lèchent nos ustensiles de cuisine, probablement pour stimuler notre appétit pour des mets d'une saveur douteuse. Durant notre séjour à la cabane, le père Sioui dut renouveler ce dessus, qui n'en pouvait mais; il fut remplacé par une vieille feuille de tuyau dépliée et un peu rebattue. Je ne pus m'empêcher de penser à notre politique. Le petit tuyau, long de cinq pieds à peine, envoyait des bouffées de fumée au nez des épinettes transies de froid qui entouraient la cabane.

Du côté de notre couche, la plaque du poêle, percée à jour en maint endroit comme une dentelle, nous fournissait le luminaire en même temps que la chaleur. Car je dois dire que notre cabane était un vrai terrier, où, une fois descendus, après avoir quitté le grand jour, nous étions dix minutes avant de rien y voir. Ce laps de temps écoulé, le poêle nous donnait juste assez de lumière pour que nous pussions savoir à qui parler.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer.)

**Pavé type.**—Après examen et des épreuves comparatives suffisantes, dit le journal anglais *Iron*, la contestation entre le granit, l'asphalte et le bois pour pavage des rues vient d'être résolue en faveur du bois par une décision, qui peut-être considérée comme définitive, de l'administration de la ville de Londres. M. Heywood, ingénieur de la Cité, a exposé qu'un cheval, avant de succomber à la fatigue, peut faire sur le granit 132 milles, sur l'asphalte, 191 milles, et sur le bois 446 milles. Quoique, entre l'asphalte et le bois, il y a une légère économie en faveur de l'asphalte, le bois trouve une compensation à d'autres égards. Pour la facilité de la traction et l'absence du bruit, il n'y a pas de comparaison entre le granit et le bois, et si l'on assure l'écoulement régulier des eaux à la surface, le bois devient un des modes de pavage les plus durables. La rapidité avec laquelle on le pose et la facilité avec laquelle on le répare ne sont pas les moindres de ses mérites.

## ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &amp;c.

ENIGME

No. 27

Je ne suis pas un homme et je suis son ami.—Je ne suis pas un animal et je suis couvert d'une peau de bête.—Je ne suis pas un arbre et j'ai des feuilles.—Je dis tout sans parler.—Quel que soit mon âge, je plais à tous les âges.—J'amuse l'enfant, je distrais l'homme et je console le vieillard.

No. 28

Je suis le noir enfant d'un père radieux; Sans aïes je m'éleve et je touche à la nue; Sans motif de chagrin je fais pleurer les yeux. A peine me voit-on que je suis disparue.

No. 29

De tout temps, les méchantes âmes M'ont peint comme odieux aux femmes; Mais il faut dire, en vérité, Que jamais, la nuit excepté, Je ne suis fort aimé des hommes. Enfin, voilà le merveilleux. Sachez que—crois-moi si tu veux— Dès que tu le sais, tu me nommes.

ANAGRAMMES

LES OISEAUX

- No. 1.—PARTI CHEMINER.  
No. 2.—BEAU ROC.  
No. 3.—ROUET NE VA.  
No. 4.—VA MOINE.  
No. 5.—SE MANGE.  
No. 6.—HENRY D'OLLE.  
No. 7.—TOI, L'OR.  
No. 8.—MÉLER.  
No. 9.—PIECE.  
No. 10.—VOL A TÊTE.

LOGOGRIPE

No. 4

Sans user de pouvoir magique. Mon corps, entier en France, a deux tiers en Afrique; Ma tête n'a jamais rien entrepris en vain; Sans elle en moi tout est divin; Je suis assez propre au rustique, Quand on me veut ôter le cœur. Qu'à vu plus d'une fois renaitre le lecteur. Mon nom bouleversé, dangereux voisinage. Du gascon imprudent peut causer le naufrage.

CHARADES

No. 17

Mon premier est cruel quand il est solitaire, Mon second moins civil, mais plus tendre que vous, Mon tout à votre cœur dès l'enfance sut plaire, Et des dons du Seigneur, c'est le plus beau de tous.

No. 18

On trouve mon premier dans la gamme du chant, Et l'on voit mon dernier dans une loterie. Où tous voudraient l'avoir et l'emporter d'emblée. N'est-ce pas mon entier qui paraît éclatant. Et que je vois briller, tantôt dans la prairie. Et tantôt sur la grève, au temps de la veillée?

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE

No. 25 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Enigmes:

- No. 25.—Lin, Nil.  
No. 26.—L'amitié.

Charades:

No. 26.—Chientent.

Curiosité—Les trois sœurs:

No. 8.—Les jeunes paysannes se rendent au marché et affichent leurs œufs à 7 pour un sou. Suzanne, l'aînée, qui en a 50, en vend 49 pour 7 sous, et il lui en reste 1. Charlotte, la cadette, qui en a 30, en vend 28 pour 4 sous, et il lui en reste 2. Marie, la plus jeune, qui en a 10, en vend 7 pour un sou, et il lui en reste 3. A la fin du marché, les œufs devenant rares, les sœurs affichent ceux qui leur restent à raison de 3 sous la pièce. Suzanne en a 1 qu'elle vend 3 sous. Charlotte en a 2 qu'elle vend 6 sous. Marie en a 3 qu'elle vend 9 sous. En rentrant à la ferme, les trois sœurs remirent donc chacune 10 sous à leur mère, après avoir vendu leurs œufs le même prix.

NOTES. Il y a d'autres combinaisons justes; mais dans toutes, les œufs doivent être vendus à des prix différents.

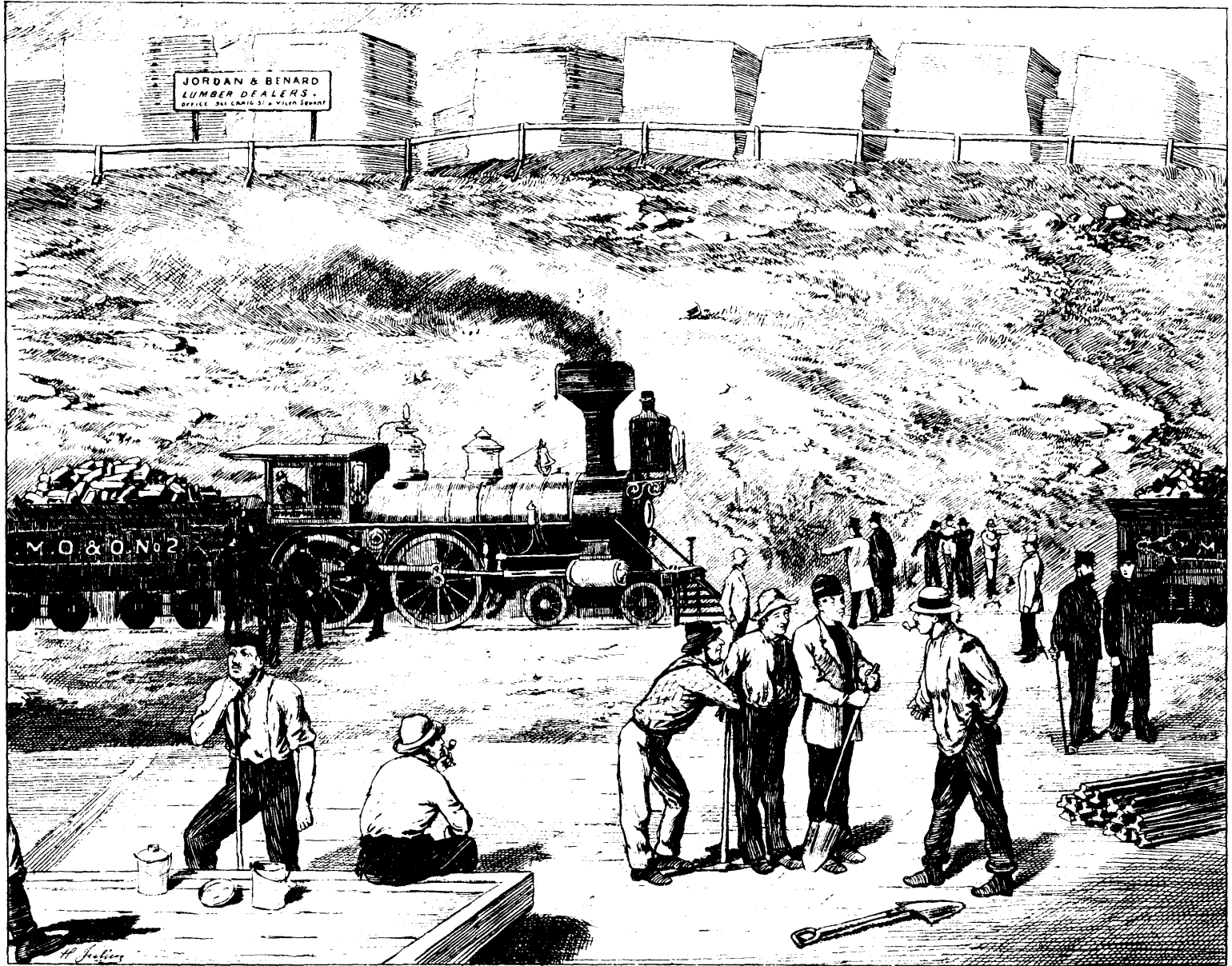
Les devises:

- No. 1.—Marie Stuart.  
No. 2.—Marguerite de Provence.  
No. 3.—Mazarin.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Enigmes No. 25.—B. E. Pelland, Alex. Lacaille, Eug. Thomas, R. Forget, W. B. Aird, jr., A. R. Boisidoré, L. Grossété, Mde J. O. C., d. H. F. Rousseau, Dlle Délia Rivet; 25 et 26. V. P.; 26. Z. Normand; 25. J. A. Laferrière; 25. P. Bonvouloir; 25. J. R. et Ar. Pelletier; 25. A. C. F. Laurent.  
Charade No. 16.—B. E. Pelland, Alex. Lacaille, P. E. Robillard, H. F. Rousseau, Dlle Délia Rivet, Z. Normand, J. A. Laferrière, P. Bonvouloir, O. Boisvert, A. C. F. Laurent.  
Curiosité No. 8.—Eug. Thomas, R. Forget, Dlle D. Rivet; V. P.; P. Bonvouloir, O. Boisvert, A. C. F. Laurent.

**LISTON AUX LARGES ÉPAULES.**—Charles Liston, de Londres, fut un des chirurgiens les plus éminents des temps modernes. La consommation pulmonaire était héréditaire dans sa constitution, mais, quand les premiers symptômes apparurent, se renferma-t-il dans son bureau? Non: sa grande expérience lui avait appris que d'en agir ainsi serait se suicider; il acheta donc un canot, et une heure chaque matin il ramait sur la Tamise. Cet exercice, conjointement avec l'usage qu'il fit des TROCHITES PULMONAIRES DE WINGATE, le mena jusqu'à un âge très-avancé; il conserva toujours une grande vigueur, à ce point qu'on le nommait "Liston aux larges épaules." L'autopsie de ses restes montra toutefois une large cicatrice dans son poulmon gauche, où la terrible maladie avait pris naissance et qu'il guérit comme on vient de le voir.



LA LOCOMOTIVE DU CHEMIN DE FER QUÉBEC, MONTRÉAL, ET OCCIDENTAL, LE *G. B. DE BOUCHERVILLE*, ARRÊTÉ SUR LES QUAIS PAR LA COMMISSION DU HAVRE



LES PAVOTS—TABLEAU DE M. P. ROUSSEAU.



## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le Roi des Etudiants

## CHAPITRE V

## TRAHISON

Lafleur et Cardon s'amuserent beaucoup de cette exclamation un peu prétentieuse ; mais Després, lui, eut un singulier tressaillement. Il regarda l'enfant avec des yeux étonnés, et sa main se posa sur son front, comme si une idée nuageuse cherchait à en jaillir.

Apparemment que cette idée lui parut folle, car il la hocha bientôt la tête et poursuivit :

— Je vivais donc dans la plus grande sécurité et sans la moindre appréhension du côté de Lapierre. Quant à ma fidèle Louise, j'aurais cru commettre une profanation en la soupçonnant ; et, d'ailleurs, elle se montrait toujours pour moi si prévenante, si gracieuse, si aimante, que c'eût été vraiment folie de lui prêter des idées de trahison.

— C'est sous ces riantes circonstances que je dus, vers la fin d'août, faire une absence de trois ou quatre jours pour aller régler certaines affaires à Saint-Jean.

— Je partis en canot, après avoir reçu de Louise les plus chaudes recommandations de ne pas être longtemps dans mon voyage, et du bon Lapierre les meilleurs souhaits.

— La descente du Richelieu se fit en quelques heures, et, à la nuit tombante, j'arrivais à destination.

— Mes affaires furent bâclées plus rapidement que je ne m'y attendais, et, dès le lendemain, je pus effectuer mon retour.

— Je laissai Saint-Jean dans l'après-midi. Le temps était beau. Pas un souffle de vent ne ridait la surface calme et unie du fleuve. Je pouvais donc compter, en ramant ferme, que j'arriverais à Saint-Monat dans le courant de la soirée.

— En effet, vers dix heures, je n'étais plus qu'à un mille environ de chez moi. Quoiqu'il n'y eût pas de lune et que le ciel fût assez sombre pour empêcher les étoiles de rayonner librement, je pouvais cependant distinguer l'îlot qui se détachait du fleuve comme une tache noire sur une plaque d'acier bruni.

— Je suivais alors la rive gauche d'assez près, afin d'éviter le courant des eaux profondes. Je ne pouvais conséquemment rien distinguer de ce côté-là, à quelques arpents devant moi, à cause des sinuosités de la berge.

— Soudain, en doublant une pointe, je vis briller une lumière dans un endroit bien connu, au fond d'une petite baie où se déchargeait le bras de rivière déjà décrit.

— C'est là ! me dis-je, tandis qu'une émotion bizarre tenait mon aviron immobile. Et, pendant plus de cinq minutes, je restai les yeux fixés sur ce point lumineux rayonnant seul au milieu de l'obscurité ! Un sentiment d'angoisse indéfinissable me serrait la gorge, quelque chose comme un pressentiment mystérieux, comme l'appréhension d'un malheur !

— L'image de Louise, de ma Louise adorée que je n'avais pas vue depuis deux jours, se présenta à mon esprit troublé, et cette évocation me causa une impression étrange. Je la revis, comme en cette soirée fatale et heureuse où je la sauvai de la mort, lutter contre les vagues qui s'ouvraient pour l'engloutir ; mais, au lieu de mon bras, c'était celui de Lapierre qui l'arrachait au gouffre béant. Et Lapierre me saluait d'un geste moqueur, puis filait rapidement dans son canot, sur le fleuve tourmenté, en me jetant un éclat de rire sardonique !

— Cette dernière image me secoua comme un cauchemar, et, plongeant énergiquement mon aviron dans l'eau, je fis voler mon canot dans la direction de la baie.

— Dans quel but ?... et pourquoi allonger ainsi ma route ?

— Je ne pouvais me l'expliquer. Je me sentais poussé invinciblement vers la petite lumière ; elle m'attirait comme un puissant aimant ; elle m'aspirait comme le terrible maëlstrom des côtes de Norvège.

— Le ciel était devenu plus sombre, et je pouvais à peine distinguer à vingt pas en avant de la pince de mon canot. Je filais toujours quand même, guidé par le foyer étincelant qui se rapprochait à vue d'œil. Comme s'il se fût agi d'une reconnaissance en pays ennemi, je plongeais en silence mon aviron dans l'eau tranquille, ne la laissant même pas toucher le rebord de l'embarcation.

— Tout à coup, une obscurité plus profonde se fit à quelques pas de moi, et mon canot s'engagea doucement dans les ajoncs, fila quelques secondes en les frôlant, puis s'arrêta.

— J'étais arrivé.

— Et, par un singulier hasard, je me trouvais justement dans une petite crique du bras de rivière, ombragée de massifs très-épais, et à une vingtaine de pieds tout au plus de la fenêtre illuminée, qui était celle de la chambre de Louise.

— Je demeurai là immobile, fixant de mon regard ardent cette fenêtre bien-aimée, derrière laquelle devait se trouver ma douce fiancée. J'espérais entrevoir la charmante silhouette de la jeune fille ; je lui dirais alors mentalement adieu, puis je reprendrais ma course.

— Mais rien ne bougeait dans la chambre, et j'en conclus que la pieuse Louise adressait à Dieu sa prière accoutumée, avant de se mettre au lit.

— La chère enfant, murmurai-je, elle dit

peut-être, à cette minute précise où je suis à deux pas d'elle, un *pater* et un *ave* pour que son bon ami Gustave lui revienne sain et sauf !

— Amère ironie de ma pensée ! Je n'avais pas fini cette réflexion émue, qu'un bruit étouffé de conversation à voix basse me parvint.

— J'éprouvai comme une secousse galvanique et me rapprochai, en me glissant silencieusement à travers le feuillage, de l'endroit d'où semblaient partir les chuchotements.

— Ce fut l'affaire d'une minute. Quand je fus assez près pour être sûr de ne pas perdre une syllabe de la conversation mystérieuse, j'écartai doucement le feuillage et je regardai.

— A cinq ou six pas de moi, près de la maison, il y avait un homme et une femme. L'obscurité m'empêchait de distinguer leurs traits, mais mon cœur, qui battait à se rompre, les reconnut, lui.

— L'homme était Lapierre ; la femme, Louise, ma fiancée ! Leur voix, qui se fit entendre au même moment, ne me laissa aucun doute à cet égard.

— Ainsi, j'étais trahi !... trahi par la femme que j'aimais le plus au monde, qui m'avait juré une inviolable fidélité et que j'avais arrachée, deux mois auparavant, à une mort certaine !... trahi par l'homme qui me devait aussi la vie, par l'homme dont la bouche hypocrite me disait, la veille même, des paroles d'amitié, par le confident qui avait reçu tous les secrets de mon cœur !

— C'était trop à la fois, et le coup qui m'atteignait en pleine poitrine était porté trop soudainement !... Un flot de sang me monta aux yeux et je dus me cramponner désespérément à un arbre, pour ne pas tomber.

— Puis la réaction se fit, immense, terrible ; une froide rage serra mes tempes, et ce fut avec un calme effrayant que je me dis :

— Avant de les papper, je dois les entendre. Je ne suis plus un amant : je suis un juge ! Écoutons !

— Et, concentrant toutes les facultés de mon âme dans un seul sens : l'ouïe ; j'entendis mot à mot le dialogue suivant :

— En vérité, ma chère Louise, disait Lapierre, vous êtes trop pusillanime ce soir. Les ombres de la nuit vous feraient-elles peur et n'arriveriez-vous de courage qu'à la clarté du soleil ?

— Ne raillez pas, Joseph : j'ai peur, en effet, répondait la jeune fille.

— Peur de quoi ?

— Le sais-je ?... De tout : du vent qui agite le feuillage, du coassement des grenouilles au bord de la rivière, du cri des hiboux, là-bas, dans ces gorges sombres...

— Allons donc !

— Il me semble que tous ces bruits et toutes ces voix de la nuit ne s'éteignent que pour me reprocher mon infidélité.

— Vous êtes folle, Louise : les hiboux et les grenouilles n'ont rien à voir dans nos affaires, croyez-moi.

— Je le sais bien... Mais ce sentiment de vague terreur que j'éprouve n'est pas de ceux que l'on surmonte par le raisonnement.

— Si vous m'aimez, Louise, autant que je vous aime, vous chasseriez bien vite toutes ces idées superstitieuses et vous ne craindriez rien au monde, quand je suis là pour vous défendre.

— Vous aimez, Joseph ?... Lorsque, pour vous, je trahis des serments solennels ; lorsque je trompe à toute heure du jour un franc et loyal jeune homme qui a foi en moi ; lorsque je récompense le dévouement de celui qui m'a sauvé la vie en jouant vis-à-vis de lui la comédie de l'amour, tandis que mon cœur appartient à un autre ; vous me demandez si je vous aime !...

— Louise avait prononcé cette tirade d'une voix forte, quoique étouffée, et avec une énergie fébrile. Je n'en perdis donc pas un mot, pas une intonation. Aussi, l'effet fut-il foudroyant, et je demeurai accablé, la tête appuyée au tronc d'un arbre, le visage baigné de larmes.

— Lapierre reprit :

— Je vous crois, Louise, et la démarche que vous faites ce soir confirme vos dires ; mais combien les actions prouvent mieux que les paroles !

— Ce que vous me demandez est si grave, que je ne puis m'y résoudre.

— Qu'y a-t-il dans ma proposition de si extraordinaire ? Vous n'aimez pas l'homme que vos parents vous destinent ; pour vous soustraire à la dure nécessité d'épouser cet homme-là, vous fuyez avec celui que votre cœur a choisi. Encore une fois, qu'y a-t-il dans ce projet de si étrange ?

— Gustave Després m'a sauvé la vie !

— La belle affaire ! Tout autre, à sa place, en eût fait autant. Est-ce qu'on laisse périr sous ses yeux une personne qui se noie, sans lui porter secours ?

— Je lui ai dit que je l'aimais et promis de n'être jamais qu'à lui !

— Propos d'amoureux que tout cela. Ces sortes d'engagements ne tirent pas à conséquence et se rompent tous les jours. Després a abusé de votre jeunesse et escompté votre reconnaissance, en vous faisant promettre une chose semblable. C'est tout simplement odieux !

— A cette lâche accusation de Lapierre, je me redressai pâle de colère et prêt à bondir sur lui ; mais la voix de Louise m'arrêta.

— Laissez-moi réfléchir, disait la jeune fille. Demain, à la même heure, soyez ici : je vous dirai à quoi je suis résolu.

— Ne craignez-vous pas le retour de Després ?

— Oh ! non, il m'a déclaré que son absence durerait au moins trois jours.

— J'attendrai, puisqu'il le faut. Mais son-

gez, Louise, que le temps presse et que la découverte de notre liaison peut tout gâter.

— Demain, j'aurai pris une décision.

— A demain, donc ! La frontière n'est pas loin et mon canot est rapide.

— Je serai prête. A demain !

— Louise rentra, et j'entendis, à quelques pas de moi, le bruit des branches froissées par Lapierre, qui regagnait son canot.

— Je le laissai partir.

— Cinq minutes après, je filais silencieusement dans son sillage. Mon heureux rival fredonnait un gai refrain, pagayant mollement, comme un homme qui n'est pas pressé.

— Je l'abandonnai à la hauteur de l'îlot, pour obliquer à gauche et me diriger vers la demeure de mon père.

— Lui se perdit dans l'obscurité, en amont, et je l'entendis atterrir presque en même temps que moi.

VINCENAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

## NOUVELLES GÉNÉRALES

Ottawa, 24 juin.—La fête de Saint-Jean-Baptiste se célèbre aujourd'hui par les sociétés canadiennes-françaises, avec un grand éclat.

—L'artillerie de la garnison a reçu ordre de tirer un salut royal le jour de la fête de la Confédération, de la batterie sur l'éminence du Parlement.

Québec, 27.—Aujourd'hui, deux canons de gros calibre et leurs affûts ont été chargés à bord du transport du gouvernement le *Napoléon III*, pour le service du district de Gaspé.

—On dit que la fortune de feu le col. Gagy est estimée à \$160,000 ; il avait reçu \$40,000 pour le rachat des droits seigneuriaux.

—Le concert donné hier soir à la salle Jacques-Cartier, en l'honneur de la fête de Saint-Jean-Baptiste, a eu un grand succès. A huit heures, après l'arrivée du maire et du lieutenant-gouverneur, Lord Dufferin fit son entrée dans la salle et la musique fit entendre l'air national, et on présenta un magnifique bouquet à Son Excellence. Le programme, qui était excellent, a été parfaitement rendu.

—M. Lafrance, président de la société Saint-Jean-Baptiste, présenta une adresse à Lord Dufferin ; Son Excellence y répondit en termes appropriés.

—Après le concert, le gouverneur-général fut l'objet d'une ovation sur la rue Jacques-Cartier, et un feu d'artifice fut tiré en l'honneur de sa visite à Québec en haut de la rue de la Couronne.

Présentation du club de Lacrosse de Montréal à la Reine.—Londres, 27.—Nous avons passé une belle journée à Windsor. Les clubs étaient rendus sur le terrain à cinq heures. Sa Majesté arriva un quart-d'heure plus tard et le club canadien lui fut présenté. Le Dr. Beers lut une courte adresse à laquelle la Reine répondit. Aientonni lut l'adresse des Indiens. La partie a duré environ une demi-heure ; les Canadiens ont été vainqueurs.

—Les Indiens ont présenté à la Reine un panier délicieusement ouvragé que Sa Majesté a bien voulu accepter.

—Les Canadiens et les Indiens ont été alors présentés personnellement à la Reine, et chacun d'eux a reçu d'elle sa photographie avec son autographe. La reine a paru suivre le jeu avec beaucoup d'intérêt.

—Un lunch magnifique a été servi à l'Orange-rie, après quoi, nous sommes allés à Eton, où nous avons joué.

Québec, 28.—Le gouverneur-général et Lady Dufferin sont partis pour Gaspé à bord du *Druid*.

—Le yacht *Countess of Dufferin* est parti ce matin pour prendre la mer.

Saint-Louis, 28.—La convention démocratique a nommé Tilden candidat à la présidence des Etats-Unis.

New-York, 29.—Hier soir, la nomination de Tilden a été accueillie avec un immense enthousiasme. Les différents journaux commentent diversement ce choix.

Saint-Louis, 29.—Aujourd'hui, la convention démocratique a nommé unanimement l'ex-gouverneur Hendrick, de l'Indiana, pour vice-président.

Londres, 29.—Une dépêche de Vienne au *Times* dit que l'agent serbe en cette ville a fait des confidences qui ne laissent aucun doute sur l'intention de la Serbie d'attaquer la Turquie. Selon cet agent, la Serbie ne veut recourir à aucun prétexte ou subterfuge ; elle agira ouvertement et publiera un manifeste établissant ses raisons.

—Une dépêche de Constantinople au *Times* dit que la Turquie essaie de corrompre le Montenegro, pour l'empêcher de se joindre à la Serbie.

—Une dépêche de Berlin au *Times* annonce qu'à la suite d'efforts diplomatiques, on a fait consentir la Turquie à retarder au 30 sa déclaration de guerre qui devait être faite le 27.

—La *Presse* de Vienne dit que toute espérance de paix doit être abandonnée.

—Le *Trageblatt* de Vienne dit que 8,000 Serbes ont traversé la frontière ouest et marchent sur Sesapeva.

Londres, 29 juin.—Une dépêche de Vienne dit que le plan stratégique de la Serbie est de tenir les Turcs en échec à Nitsch. Cent canons ont été montés à Kragujevatz. Des avis de source slave assurent que le grand-duc Vladimir de Russie est en Serbie incognito.

Constantinople, 2.—Une lettre du prince Milan a été remise au grand-vizir mardi dernier, demandant l'incorporation de la Bosnie et de l'Herzégovine avec la Serbie sous la souveraineté de la Porte.

—Les négociations entre le prince de Montenegro et la Porte pour en venir à un arrangement sur les bases d'une cession de territoires, ont avorté.

—Les Serbes et les Monténégrins sont également prêts à traverser la frontière.

Vienne, 2.—Une dépêche rapporte que la Roumanie a résolu de coopérer avec la Serbie.

—Beaucoup d'habitants de Belgrade ont fui en Hongrie parce que les Turcs menacent de bombarder la ville.

—On dit que les Serbes ont attaqué un fort turc près Sapovatz.

—Ce qui suit est un extrait télégraphique du manifeste Serbe :

Il commence par décrire la condition insupportable dans laquelle est placée la Serbie depuis qu'a éclaté l'insurrection, et continue en affirmant que la Serbie n'a rien fait pour entraver l'œuvre de la pacification, tandis que d'un autre côté, la Turquie a entouré la Serbie d'une ceinture de fer. Il est par conséquent impossible pour elle de rester plus longtemps dans les bornes de la modération, et la Porte est responsable de toute effusion de sang qui pourrait se produire. Les Monténégrins seront de notre bord, et à une époque rapprochée, les Herzégoviniens, les Bosniaques et les Grecs coopéreront avec nous.

Le prince Milan conclut son manifeste en exhortant les troupes à respecter la frontière de l'Autriche, qui, dit-il, a droit à notre gratitude par la protection bienveillante qu'elle a accordée à nos frères de l'Herzégovine.

Belgrade, 2.—La déclaration de guerre du prince Milan a été promulguée samedi, et l'état de siège proclamé dans toute la Serbie.

—Magazinawich, représentant de la Serbie à Constantinople, a été rappelé hier. On croit ici que les troupes serbes commenceront les hostilités en passant la frontière aujourd'hui.

Londres, 2.—Une dépêche de Paris annonce que les ambassadeurs anglais, allemand et autrichien ont informé la Porte, hier, que ces trois puissances sont décidées de ne pas intervenir.

Constantinople, 2.—Une dépêche spéciale dit que les Serbes et les Monténégrins ont envahi le territoire turc.

## Quelle est la meilleure manière de fumer ?—Voici ce qu'en pense M. le docteur E. Fonsard :

On a beaucoup discuté cette question : Quelle est la manière de fumer la plus ou la moins inoffensive ? D'après Johnston, le tabac produirait son action toxique au moyen de trois produits : 1o. une huile volatile existant dans la plante fratche (nicotinine) ; 2o. un alcaloïde volatil (nicotine) ; 3o. une huile empyreumatique qui se formerait par la combustion. Partant de ce principe, Johnston conclut que le mode de fumer qui arrête l'un au moins de ces principes est moins dangereux que celui qui les laisse passer tous les trois : les narghiles, les pipes indiennes présenteraient le maximum d'innocuité. Puis viendraient les pipes russes à long tuyau et les pipes allemandes à réservoirs ; les pipes hollandaises et anglaises en terre dure, arrêteraient moins bien ces produits. Mais de toutes les façons de brûler le tabac, les plus mauvaises, au point de vue de l'hygiène, seraient le cigare et la cigarette, surtout avec l'habitude si répandue d'avaler la fumée. Toujours d'après Johnston, les chiqueurs seraient moins intoxiqués que les fumeurs, parce qu'ils ne sont point exposés à l'absorption des produits empyreumatiques. La toxicité de la nicotine ne peut être comparée qu'aux plus redoutables agents : une ou deux gouttes suffisent pour foudroyer un chat ou un chien, une seule goutte, versée sur la langue d'un chien de taille moyenne, par Berzélius, tua l'animal en trois minutes. Van den Corput, avec quatre gouttes versées sur la langue, tua, en moins d'une minute, un chien de forte taille.

Un procès de \$800,000 est intenté par M. Beaudet, de Québec, contre la Corporation de Montréal, à propos de cet endroit de la ville connu sous le nom de Place Jacques-Cartier, qui fut légué à la cité, avec une portion des environs, il y a 50 ans à peu près, par un M. Lachevrotière pour la seule fin d'y bâtir un marché ; mais au lieu d'être employé pour cet objet, partie a été vendue en lots de construction et le reste converti en place publique.

La volonté du testateur n'ayant pas été remplie, l'unique héritier vivant, M. Lachevrotière, greffier du journal de l'Assemblée législative de Québec, a transféré une part de ses droits à M. Beaudet, de Chicoutimi et Braudet, de la basse-ville. Ceux-ci ont engagé les services de M. Lacoste, avocat, de Montréal, avec instruction d'instituer une poursuite en recouvrement de la somme de \$800,000, montant auquel on évalue la propriété en litige.

FALSIFICATION DU CHAMPAGNE

L'affaire de la falsification du fameux Monm de Verzenay fait quelque bruit, et les révélations portées devant les tribunaux par MM. Bary et Cie., causent une certaine humiliation aux amateurs qui se régalaient consciencieusement d'eau de seltz alcoolisée en croyant déguster la fine fleur des vignoles champenoises.

" Douze négociants en vins de cette ville ont été arrêtés par ordre de la cour des general sessions. Il sont accusés de mettre un faux champagne sur le marché et dans les estomacs d'une communauté altérée, en prétendant que ce breuvage est le vrai, authentique et original Verzenay.

Le secret de la marche des deux aiguilles consiste dans un petit rouage de montre qui est placé dans un contre-poids dont est muni chaque aiguille. Ce rouage de montre fait déplacer une petite mais très-lourde pièce en platine, qui circule ainsi dans la boîte contenant ce contre-poids, et y prend des positions diverses.

Dans ses différentes positions, le poids de la pièce de platine, se combinant avec celui de l'aiguille, fait prendre à cette aiguille toutes les inclinaisons qui sont nécessaires pour qu'elle parcoure régulièrement le cadran pendant l'intervalle des heures qu'il s'agit d'indiquer.

La pendule mystérieuse de M. Henri Dobert est une des plus jolies créations de l'industrie moderne.

La pendule mystérieuse.—La plupart de nos lecteurs ont pu remarquer, depuis plusieurs années, dans les étalages des magasins d'horlogerie, des pendules d'un aspect mystérieux, composées d'un simple cadran de verre monté sur une colonnette et sur lequel se meuvent des aiguilles sans aucun mécanisme apparent.

M. Henri Robert fils a présenté, l'année dernière, à la Société d'encouragement, une de ces pendules dont il est l'inventeur, et il a donné l'explication de son mécanisme.

Cette pendule consiste en deux aiguilles, marquant les heures et les minutes, montées sur le point central d'un disque de cristal, qui porte à sa circonférence les marques des heures et des minutes. Chaque aiguille va se placer d'elle-même à l'heure réelle; elle parcourt le cadran en indiquant avec continuité l'heure et la minute, sans paraître mue par aucun mécanisme.

Le secret de la marche des deux aiguilles consiste dans un petit rouage de montre qui est placé dans un contre-poids dont est muni chaque aiguille. Ce rouage de montre fait déplacer une petite mais très-lourde pièce en platine, qui circule ainsi dans la boîte contenant ce contre-poids, et y prend des positions diverses.

Dans ses différentes positions, le poids de la pièce de platine, se combinant avec celui de l'aiguille, fait prendre à cette aiguille toutes les inclinaisons qui sont nécessaires pour qu'elle parcoure régulièrement le cadran pendant l'intervalle des heures qu'il s'agit d'indiquer.

La pendule mystérieuse de M. Henri Dobert est une des plus jolies créations de l'industrie moderne.

Le docteur Riembault a remarqué que, par suite de la poussière extrêmement tamisée en suspension continuelle dans les mines et dans les dépôts de houille, les poumons des mineurs s'imprègnent de particules charbonneuses au point d'en devenir complètement noirs. Après cinq ans de travail, le poumon commence à s'altérer; après douze ans, sa couleur est devenue méconnaissable; après vingt ans, le tissu organique est noir de charbon.

Cette poussière de charbon devenant la cause pour les mineurs de maladies chroniques de poitrine, et aucun moyen curatif ne pouvant être opposé, on conseille de diminuer la poussière de charbon en l'abattant par des injections dans les galeries d'eau pulvérisée. Une remarque curieuse, c'est que la présence du charbon dans les poumons semble devenir un préservatif des atteintes de la phthisie.

—L'une des curiosités de l'exposition de Philadelphie, ce sont les vitraux qui garnissent les grandes fenêtres du bâtiment principal. Ces vitraux aux teintes multicolores sont constitués par de la mousseline commune sur laquelle ont été peints, avec des couleurs légères, des ornements variés. Cette mousseline, appliquée sur les vitres, y est collée et y adhère au moyen d'un vernis parfaitement transparent.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE

En cette ville, le 18 juin dernier, la dame de M. A. D. Lacroix. Principal de l'académie Sainte-Marie, un fils.

DÉCÈS

A Montréal, le 24 juin dernier, à l'âge de 5 mois et 8 jours, Joseph-Corriolas Lorenzo, enfant de M. Joseph Chevalier, commis-marchand.

HOTEL ST. LOUIS A KAMOURASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI, 1er Juillet. Bains de mer et à domicile. Pêche de toute sorte et à toute heure du jour. On veillera surtout à obtenir le meilleur Saumon et la meilleure Truite pour les pensionnaires, ainsi que les chaloupes et les voitures pour excursions de plaisir.

Grande réduction aux familles nombreuses. Le salon de l'Hôtel sera à l'usage de tous les pensionnaires, et non pas à une seule famille, tel que pratiqué les deux dernières années.

A. E. TALBOT, Propriétaire

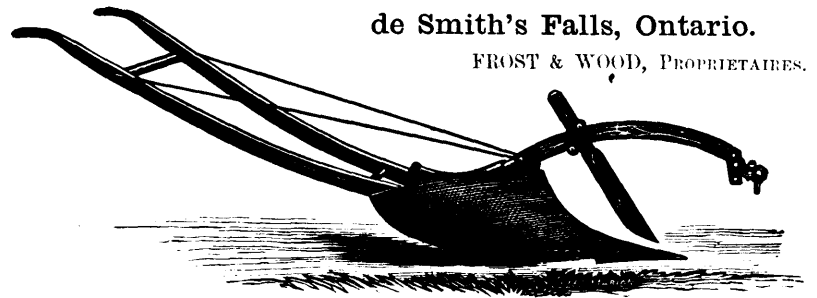
\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



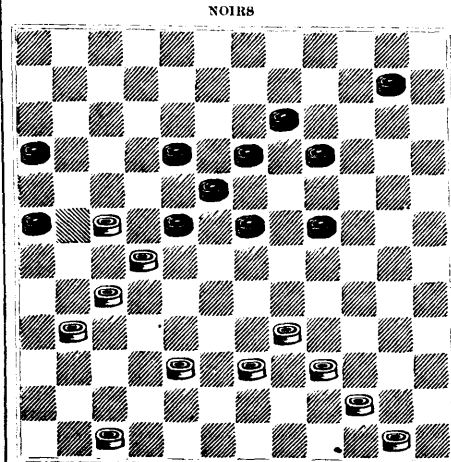
LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 32



Les Blancs jouent et gagnent

Nous donnerons la solution du problème No. 30 dans le prochain numéro.

Nous prions M.M. Labelle et Gosselin de nous envoyer les solutions de leurs problèmes s'ils veulent qu'on les publie.

A l'avenir, les problèmes que nous recevons sans solution ne seront pas publiés.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing market prices for various goods including flour, grains, legumes, dairy products, and meats.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, pork, and sheep.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés.

—Eppurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie.

—Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance.

—Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération.

—Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses.

—Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs.

—Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons.

—Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat.

—Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres.

—Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseuse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecine. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE). MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.